

DUMAS ALEXANDRE

LES QUARANTE-CINQ —
TOME 3

Александр Дюма
Les Quarante-Cinq — Tome 3

«Public Domain»

Дюма А.

Les Quarante-Cinq — Tome 3 / А. Дюма — «Public Domain»,

Содержание

XLIV	5
LXV	11
LXVI	18
LXVII	25
LXVIII	29
LXIX	34
Конец ознакомительного фрагмента.	37

Alexandre Dumas

Les Quarante-Cinq — Tome 3

XLIV

PRÉPARATIFS DE BATAILLE

Le camp du nouveau duc de Brabant était assis sur les deux rives de l'Escaut: l'armée, bien disciplinée, était cependant agitée d'un esprit d'agitation facile à comprendre.

En effet, beaucoup de calvinistes assistaient le duc d'Anjou, non point par sympathie pour le susdit duc, mais pour être aussi désagréables que possible à l'Espagne, et aux catholiques de France et d'Angleterre; ils se battaient donc plutôt par amour-propre que par conviction ou par dévouement, et l'on sentait bien que la campagne une fois finie, ils abandonneraient le chef ou lui imposeraient des conditions.

D'ailleurs ces conditions, le duc d'Anjou laissait toujours croire qu'à l'heure venue, il irait au devant d'elles. Son mot favori était: « Henri de Navarre s'est bien fait catholique, pourquoi François de France ne se ferait-il pas huguenot? »

De l'autre côté, au contraire, c'est-à-dire chez l'ennemi, existaient, en opposition avec ces dissidences morales et politiques, des principes distincts, une cause parfaitement arrêtée, le tout parfaitement pur d'ambition ou de colère.

Anvers avait d'abord eu l'intention de se donner, mais à ses conditions et à son heure; elle ne refusait pas précisément François, mais elle se réservait d'attendre, forte par son assiette, par le courage et l'expérience belliqueuse de ses habitants; elle savait d'ailleurs qu'en étendant le bras, outre le duc de Guise en observation dans la Lorraine, elle trouvait Alexandre Farnèse dans le Luxembourg. Pourquoi, en cas d'urgence, n'accepterait-elle pas les secours de l'Espagne contre Anjou, comme elle avait accepté le secours d'Anjou contre l'Espagne?

Quitte, après cela, à repousser l'Espagne après que l'Espagne l'aurait aidée à repousser Anjou. Ces républicains monotones avaient pour eux la force d'airain du bon sens.

Tout à coup ils virent apparaître une flotte à l'embouchure de l'Escaut, et ils apprirent que cette flotte arrivait avec le grand amiral de France, et que ce grand amiral de France amenait un secours à leur ennemi.

Depuis qu'il était venu mettre le siège devant Anvers, le duc d'Anjou était devenu naturellement l'ennemi des Anversois.

En apercevant cette flotte, et en apprenant l'arrivée de Joyeuse, les calvinistes du duc d'Anjou firent une grimace presque égale à celle que faisaient les Flamands. Les calvinistes étaient fort braves, mais en même temps fort jaloux; ils passaient facilement sur les questions d'argent, mais n'aimaient point qu'on vînt rogner leurs lauriers, surtout avec des épées qui avaient servi à saigner tant de huguenots au jour de la Saint- Barthélemy.

De là, force querelles qui commencèrent le soir même de l'arrivée de Joyeuse, et se continuèrent triomphalement le lendemain et le surlendemain.

Du haut de leurs remparts, les Anversois avaient chaque jour le spectacle de dix ou douze duels entre catholiques et huguenots. Les polders servaient de champ clos, et l'on jetait dans le fleuve beaucoup plus de morts qu'une affaire en rase campagne n'en eût coûté aux Français. Si le siège d'Anvers, comme celui de Troie, eût duré neuf ans, les assiégés n'eussent eu besoin de rien faire autre chose que de regarder faire les assiégeants; ceux-ci se fussent certainement détruits eux-mêmes.

François faisait, dans toutes ces querelles, l'office de médiateur, mais non sans d'énormes difficultés; il y avait des engagements pris avec les huguenots français: blesser ceux-ci, c'était se retirer l'appui moral des huguenots flamands, qui pouvaient l'aider dans Anvers.

D'un autre côté, brusquer les catholiques envoyés par le roi pour se faire tuer à son service, était pour le duc d'Anjou chose non-seulement impolitique, mais encore compromettante.

L'arrivée de ce renfort, sur lequel le duc d'Anjou lui-même ne comptait pas, avait bouleversé les Espagnols, et de leur côté les Lorrains en crevaient de fureur.

C'était bien quelque chose pour le duc d'Anjou que de jouir à la fois de cette double satisfaction.

Mais le duc ne ménageait point ainsi tous les partis sans que la discipline de son armée en souffrît fort.

Joyeuse, à qui la mission n'avait jamais souri, on se le rappelle, se trouvait mal à l'aise au milieu de cette réunion d'hommes si divers de sentiments; il sentait instinctivement que le temps des succès était passé. Quelque chose comme le pressentiment d'un grand échec courait dans l'air, et, dans sa paresse de courtisan comme dans son amour-propre de capitaine, il déplorait d'être venu de si loin pour partager une défaite.

Aussi trouvait-il en conscience et disait-il tout haut que le duc d'Anjou avait eu grand tort de mettre le siège devant Anvers. Le prince d'Orange, qui lui avait donné ce traître conseil, avait disparu depuis que le conseil avait été suivi, et l'on ne savait pas ce qu'il était devenu. Son armée était en garnison dans cette ville, et il avait promis au duc d'Anjou l'appui de cette armée; cependant on n'entendait point dire le moins du monde qu'il y eût division entre les soldats de Guillaume et les Anversois, et la nouvelle d'un seul duel entre les assiégés n'était pas venue réjouir les assiégeants depuis qu'ils avaient assis leur camp devant la place.

Ce que Joyeuse faisait surtout valoir dans son opposition au siège, c'est que cette ville importante d'Anvers était presque une capitale: or, posséder une grande ville par le consentement de cette grande ville, c'est un avantage réel; mais prendre d'assaut la deuxième capitale de ses futurs États, c'était s'exposer à la désaffection des Flamands, et Joyeuse connaissait trop bien les Flamands pour espérer, en supposant que le duc d'Anjou prît Anvers, qu'ils ne se vengeraient pas tôt ou tard de cette prise, et avec usure.

Cette opinion, Joyeuse l'exposait tout haut dans la tente du duc, cette nuit même où nous avons introduit nos lecteurs dans le camp français.

Pendant que le conseil se tenait entre ses capitaines, le duc était assis ou plutôt couché sur un long fauteuil qui pouvait au besoin servir de lit de repos, et il écoutait, non point les avis du grand amiral de France, mais les chuchotements de son joueur de luth Aurilly.

Aurilly, par ses lâches complaisances, par ses basses flatteries et par ses continuelles assiduités, avait enchaîné la faveur du prince; jamais il ne l'avait servi comme avaient fait ses autres amis, en desservant, soit le roi, soit de puissants personnages, de sorte qu'il avait évité l'écueil où la Mole, Coconnas, Bussy et tant d'autres s'étaient brisés.

Avec son luth, avec ses messages d'amour, avec ses renseignements exacts sur tous les personnages et les intrigues de la cour, avec ses manoeuvres habiles pour jeter dans les filets du duc la proie qu'il convoitait, quelle que fût cette proie, Aurilly avait fait, sous main, une grande fortune, adroitement disposée en cas de revers; de sorte qu'il paraissait toujours être le pauvre musicien Aurilly, courant après un écu, et chantant comme les cigales lorsqu'il avait faim.

L'influence de cet homme était immense parce qu'elle était secrète.

Joyeuse, en le voyant couper ainsi dans ses développements de stratégie et détourner l'attention du duc, Joyeuse se retira en arrière, interrompant tout net le fil de son discours.

François avait l'air de ne pas écouter, mais il écoutait réellement; aussi cette impatience de Joyeuse ne lui échappa-t-elle point, et, sur-le-champ:

— Monsieur l'amiral, dit-il, qu'avez-vous?

— Rien, monseigneur; j'attends seulement que Votre Altesse ait le loisir de m'écouter.

— Mais j'écoute, monsieur de Joyeuse, j'écoute, répondit allègrement le duc. Ah! vous autres Parisiens, vous me croyez donc bien épaissi par la guerre de Flandre, que vous pensez que je ne puis écouter deux personnes parlant ensemble, quand César dictait sept lettres à la fois!

— Monseigneur, répondit Joyeuse en lançant au pauvre musicien un coup d'oeil sous lequel celui-ci plia avec son humilité ordinaire, je ne suis pas un chanteur pour avoir besoin que l'on m'accompagne quand je parle.

— Bon, bon, duc; taisez-vous, Aurilly.

Aurilly s'inclina.

— Donc, continua François, vous n'approuvez pas mon coup de main sur Anvers, monsieur de Joyeuse?

— Non, monseigneur.

— J'ai adopté ce plan en conseil, cependant.

— Aussi, monseigneur, n'est-ce qu'avec une grande réserve que je prends la parole, après tant d'expérimentés capitaines.

Et Joyeuse, en homme de cour, salua autour de lui.

Plusieurs voix s'élevèrent pour affirmer au grand amiral que son avis était le leur.

D'autres, sans parler, firent des signes d'assentiment.

— Comte de Saint-Aignan, dit le prince à l'un de ses plus braves colonels, vous n'êtes pas de l'avis de M. de Joyeuse, vous?

— Si fait, monseigneur, répondit M. de Saint-Aignan.

— Ah! c'est que, comme vous faisiez la grimace...

Chacun se mit à rire. Joyeuse pâlit, le comte rougit.

— Si M. le comte de Saint-Aignan, dit Joyeuse, a l'habitude de donner son avis de cette façon, c'est un conseiller peu poli, voilà tout.

— Monsieur de Joyeuse, reparti vivement Saint-Aignan, Son Altesse a eu tort de me reprocher une infirmité contractée à son service; j'ai, à la prise de Cateau-Cambrésis, reçu un coup de pique dans la tête, et, depuis ce temps j'ai des contractions nerveuses, ce qui occasionne les grimaces dont se plaint Son Altesse... Ce n'est pas, toutefois, une excuse que je vous donne, monsieur de Joyeuse, c'est une explication, dit fièrement le comte en se retournant.

— Non, monsieur, dit Joyeuse en lui tendant la main, c'est un reproche que vous faites, et vous avez raison.

Le sang monta au visage du duc François.

— Et à qui ce reproche? dit-il.

— Mais, à moi, probablement, monseigneur.

— Pourquoi Saint-Aignan vous ferait-il un reproche, monsieur de Joyeuse, à vous qu'il ne connaît pas?

— Parce que j'ai pu croire un instant que M. de Saint-Aignan aimait assez peu Votre Altesse pour lui donner le conseil de prendre Anvers.

— Mais enfin, s'écria le prince, il faut que ma position se dessine dans le pays. Je suis duc de Brabant et comte de Flandre de nom. Il faut que je le sois aussi de fait. Ce Taciturne, qui se cache je ne sais où, m'a parlé d'une royauté. Où est-elle, cette royauté? dans Anvers. Où est-il, lui! dans Anvers aussi, probablement. Eh bien! il faut prendre Anvers, et, Anvers pris, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Eh! monseigneur, vous le savez déjà, sur mon âme, ou vous seriez en vérité moins bon politique qu'on ne le dit. Qui vous a donné le conseil de prendre Anvers? M. le prince d'Orange, qui a disparu au moment de se mettre en campagne; M. le prince d'Orange, qui, tout en faisant Votre Altesse duc de Brabant, s'est réservé la lieutenance générale du duché; le prince d'Orange, qui a intérêt à ruiner les Espagnols par vous et vous par les Espagnols; M. le prince d'Orange, qui vous remplacera, qui vous succédera, s'il ne vous remplace et ne vous succède déjà; le prince

d'Orange... Eh! monseigneur, jusqu'à présent en suivant les conseils du prince d'Orange, vous n'avez fait qu'indisposer les Flamands. Vienne un revers, et tous ceux qui n'osent vous regarder en face courront après vous comme ces chiens timides qui ne courent qu'après les fuyards.

— Quoi! vous supposez que je puisse être battu par des marchands de laine, par des buveurs de bière?

— Ces marchands de laine, ces buveurs de bière ont donné fort à faire au roi Philippe de Valois, à l'empereur Charles V, et au roi Philippe II, qui étaient trois princes d'assez bonne maison, monseigneur, pour que la comparaison ne puisse pas vous être trop désagréable.

— Ainsi, vous craignez un échec?

— Oui, monseigneur, je le crains.

— Vous ne serez donc pas là, monsieur de Joyeuse?

— Pourquoi donc n'y serais-je point?

— Parce que je m'étonne que vous doutiez à ce point de votre propre bravoure, que vous vous voyiez déjà en fuite devant les Flamands: en tout cas, rassurez-vous: ces prudents commerçants ont l'habitude, quand ils marchent au combat, de s'affubler de trop lourdes armures pour qu'ils aient la chance de vous atteindre, courussent-ils après vous.

— Monseigneur, je ne doute pas de mon courage; monseigneur, je serai au premier rang, mais je serai battu au premier rang, tandis que d'autres le seront au dernier, voilà tout.

— Mais enfin votre raisonnement n'est pas logique, monsieur de Joyeuse: vous approuvez que j'aie pris les petites places.

— J'approuve que vous preniez ce qui ne se défend point.

— Eh bien! après avoir pris les petites places qui ne se défendaient pas, comme vous dites, je ne reculerai point devant la grande parce qu'elle se défend, ou plutôt parce qu'elle menace de se défendre.

— Et Votre Altesse a tort: mieux vaut reculer sur un terrain sûr que de trébucher dans un fossé en continuant de marcher en avant.

— Soit, je trébucherai, mais je ne reculerai pas.

— Votre Altesse fera ici comme elle voudra, dit Joyeuse en s'inclinant, et nous, de notre côté, nous ferons comme voudra Votre Altesse; nous sommes ici pour lui obéir.

— Ce n'est pas répondre, duc.

— C'est cependant la seule réponse que je puisse faire à Votre Altesse.

— Voyons, prouvez-moi que j'ai tort; je ne demande pas mieux que de me rendre à votre avis.

— Monseigneur, voyez l'armée du prince d'Orange, elle était vôtre, n'est-ce pas? Eh bien! au lieu de camper avec vous devant Anvers, elle est dans Anvers, ce qui est bien différent; voyez le Taciturne, comme vous l'appellez vous-même: il était votre ami et votre conseiller; non-seulement vous ne savez pas ce qu'est devenu le conseiller, mais encore vous croyez être sûr que l'ami s'est changé en ennemi; voyez les Flamands: lorsque vous étiez en Flandre, ils pavoisaient leurs barques et leurs murailles en vous voyant arriver; maintenant ils ferment leurs portes à votre vue et braquent leurs canons à votre approche, ni plus ni moins que si vous étiez le duc d'Albe. Eh bien! je vous le dis: Flamands et Hollandais, Anvers et Orange n'attendent qu'une occasion de s'unir contre vous, et ce moment sera celui où vous crierez feu à votre maître d'artillerie.

— Eh bien! répondit le duc d'Anjou, on battra du même coup Anvers et Orange, Flamands et Hollandais.

— Non, monseigneur, parce que nous avons juste assez de monde pour donner l'assaut à Anvers, en supposant que nous n'ayons affaire qu'aux Anversoises, et que tandis que nous donnerons l'assaut, le Taciturne tombera sur nous sans rien dire, avec ces éternels huit ou dix mille hommes, toujours détruits et toujours renaissants, à l'aide desquels depuis dix ou douze ans il tient en échec le duc d'Albe, don Juan Requesens et le duc de Parme.

— Ainsi, vous persistez dans votre opinion?

— Dans laquelle?

— Que nous serons battus.

— Immanquablement.

— Eh bien! c'est facile à éviter, pour votre part, du moins, monsieur de Joyeuse, continua aigrement le prince; mon frère vous a envoyé vers moi pour me soutenir; votre responsabilité est à couvert, si je vous donne congé en vous disant que je ne crois pas avoir besoin d'être soutenu.

— Votre Altesse peut me donner congé, dit Joyeuse; mais, à la veille d'une bataille, ce serait une honte pour moi que l'accepter.

Un long murmure d'approbation accueillit les paroles de Joyeuse; le prince comprit qu'il avait été trop loin.

— Mon cher amiral, dit-il en se levant et en embrassant le jeune homme, vous ne voulez pas m'entendre. Il me semble pourtant que j'ai raison, ou plutôt que, dans la position où je suis, je ne puis avouer tout haut que j'ai eu tort; vous me reprochez mes fautes, je les connais: j'ai été trop jaloux de l'honneur de mon nom; j'ai trop voulu prouver la supériorité des armes françaises, donc j'ai tort. Mais le mal est fait; en voulez-vous commettre un pire? Nous voici devant des gens armés, c'est-à-dire devant des hommes qui nous disputent ce qu'ils m'ont offert. Voulez-vous que je leur cède? Demain alors, ils reprendront pièce à pièce ce que j'ai conquis; non, l'épée est tirée, frappons, ou sinon nous serons frappés; voilà mon sentiment.

— Du moment où Votre Altesse parle ainsi, dit Joyeuse, je me garderai d'ajouter un mot; je suis ici pour vous obéir, monseigneur, et d'aussi grand coeur, croyez-le bien, si vous me conduisez à la mort, que si vous me menez à la victoire; cependant... mais non, monseigneur.

— Quoi?

— Non, je veux et dois me taire.

— Non, par Dieu! dites, amiral; dites, je le veux.

— Alors en particulier, monseigneur.

— En particulier?

— Oui, s'il plaît à Votre Altesse.

Tous se levèrent et reculèrent jusqu'aux extrémités de la spacieuse tente de François.

— Parlez, dit celui-ci.

— Monseigneur peut prendre indifféremment un revers que lui infligerait l'Espagne, un échec qui rendrait triomphants ces buveurs de bière flamands, ou ce prince d'Orange à double face; mais s'accommoderait-il aussi volontiers de faire rire à ses dépens M. le duc de Guise?

François fronça le sourcil.

— M. de Guise? dit-il; eh! qu'a-t-il à faire dans tout ceci?

— M. de Guise, continua Joyeuse, a tenté, dit-on, de faire assassiner monseigneur; si Salcède ne l'a pas avoué sur l'échafaud, il l'a avoué à la gêne. Or, c'est une grande joie à offrir au Lorrain, qui joue un grand rôle dans tout ceci, ou je m'y trompe fort, que de nous faire battre sous Anvers, et de lui procurer, qui sait? sans bourse délier, cette mort d'un fils de France, qu'il avait promis de payer si cher à Salcède. Lisez l'histoire de Flandre, monseigneur, et vous y verrez que les Flamands ont pour habitude d'engraisser leurs terres avec le sang des princes les plus illustres et des meilleurs chevaliers français.

Le duc secoua la tête.

— Eh bien! soit, Joyeuse, dit-il, je donnerai, s'il le faut, au Lorrain maudit la joie de me voir mort, mais je ne lui donnerai pas celle de me voir fuyant. J'ai soif de gloire, Joyeuse; car, seul de mon nom, j'ai encore des batailles à gagner.

— Et Cateau-Cambrésis que vous oubliez, monseigneur; il est vrai que vous êtes le seul.

— Comparez donc cette escarmouche à Jarnac et à Moncontour, Joyeuse, et faites le compte de ce que je redois à mon bien-aimé frère Henri. Non, non, ajouta-t-il, je ne suis pas un roitelet de Navarre; je suis un prince français, moi.

Puis se retournant vers les seigneurs, qui, aux paroles de Joyeuse, s'étaient éloignés:

— Messieurs, ajouta-t-il, l'assaut tient toujours; la pluie a cessé, les terrains sont bons, nous attaquerons cette nuit.

Joyeuse s'inclina.

— Monseigneur voudra bien détailler ses ordres, dit-il, nous les attendons.

— Vous avez huit vaisseaux, sans compter la galère amirale, n'est-ce pas, monsieur de Joyeuse?

— Oui, monseigneur.

— Vous forcerez la ligne, et ce sera chose facile, les Anversois n'ayant dans le port que des vaisseaux marchands; alors vous viendrez vous embosser en face du quai. Là, si le quai est défendu, vous foudroierez la ville en tentant un débarquement avec vos quinze cents hommes.

Du reste de l'armée je ferai deux colonnes, l'une commandée par M. le comte de Saint-Aignan, l'autre commandée par moi-même. Toutes deux tenteront l'escalade par surprise au moment où les premiers coups de canon partiront.

La cavalerie demeurera en réserve, en cas d'échec, pour protéger la retraite de la colonne repoussée.

De ces trois attaques, l'une réussira certainement. Le premier corps, établi sur le rempart, tirera une fusée pour rallier à lui les autres corps.

— Mais il faut tout prévoir, monseigneur, dit Joyeuse. Supposons ce que vous ne croyez pas supposable, c'est-à-dire que les trois colonnes d'attaque soient repoussées toutes trois.

— Alors nous gagnons les vaisseaux sous la protection du feu de nos batteries, et nous nous répandons dans les polders, où les Anversois ne se hasarderont point à nous venir chercher.

On s'inclina en signe d'adhésion.

— Maintenant, messieurs, dit le duc, du silence.

Qu'on éveille les troupes endormies, qu'on embarque avec ordre; que pas un feu, pas un coup de mousquet ne révèlent notre dessein. Vous serez dans le port, amiral, avant que les Anversois se doutent de votre départ. Nous, qui allons le traverser et suivre la rive gauche, nous arriverons en même temps que vous.

Allez, messieurs, et bon courage. Le bonheur qui nous a suivis jusqu'ici ne craindra point de traverser l'Escaut avec nous.

Les capitaines quittèrent la tente du prince, et donnèrent leurs ordres avec les précautions indiquées.

Bientôt, toute cette fourmilière humaine fit entendre son murmure confus: mais on pouvait croire que c'était celui du vent, se jouant dans les gigantesques roseaux et parmi les herbages touffus des polders.

L'amiral s'était rendu à son bord.

LXV MONSEIGNEUR

Cependant les Anversois ne voyaient pas tranquillement les apprêts, hostiles de M. le duc d'Anjou, et Joyeuse ne se trompait pas en leur attribuant toute la mauvaise volonté possible.

Anvers était comme une ruche quand vient le soir, calme et déserte à l'extérieur, au dedans pleine de murmure et de mouvement.

Les Flamands en armes faisaient des patrouilles dans les rues, barricadaient leurs maisons, doubaient les chaînes et fraternisaient avec les bataillons du prince d'Orange, dont une partie déjà était en garnison à Anvers, et dont l'autre partie rentrait par fractions, qui, aussitôt rentrées, s'égrenaient dans la ville.

Lorsque tout fut prêt pour une vigoureuse défense, le prince d'Orange, par un soir sombre et sans lune, entra à son tour dans la ville sans manifestation aucune, mais avec le calme et la fermeté qui présidaient à l'accomplissement de toutes ses résolutions, lorsque ces résolutions étaient une fois prises.

Il descendit à l'hôtel-de-ville, où ses affidés avaient tout préparé pour son installation.

Là il reçut tous les quarteniers et centeniers de la bourgeoisie, passa en revue les officiers des troupes soldées, puis enfin reçut les principaux officiers qu'il mit au courant de ses projets.

Parmi ses projets, le plus arrêté était de profiter de la manifestation du duc d'Anjou contre la ville pour rompre avec lui. Le duc d'Anjou en arrivait où le Taciturne avait voulu l'amener, et celui-là voyait avec joie ce nouveau compétiteur à la souveraine puissance se perdre comme les autres.

Le soir même où le duc d'Anjou s'apprêtait à attaquer, comme nous l'avons vu, le prince d'Orange, qui était depuis deux jours dans la ville, tenait conseil avec le commandant de la place pour les bourgeois.

A chaque objection faite par le gouverneur au plan offensif du prince d'Orange, si cette objection pouvait amener du retard dans les plans, le prince d'Orange secouait la tête comme un homme surpris de cette incertitude.

Mais, à chaque hochement de tête, le commandant de la place répondait:

— Prince, vous savez que c'est chose convenue, que monseigneur doit venir: attendons donc monseigneur.

Ce mot magique faisait froncer le sourcil au Taciturne; mais tout en fronçant le sourcil et en rongant ses ongles d'impatience, il attendait.

Alors chacun attachait ses yeux sur une large horloge aux lourds battements, et semblait demander au balancier d'accélérer la venue du personnage attendu si impatiemment.

Neuf heures du soir sonnèrent: l'incertitude était devenue une anxiété réelle; quelques vedettes prétendaient avoir aperçu du mouvement dans le camp français.

Une petite barque plate comme le bassin d'une balance avait été expédiée sur l'Escaut; les Anversois, moins inquiets encore de ce qui se passait du côté de la terre que de ce qui se passait du côté de la mer, avaient désiré avoir des nouvelles précises de la flotte française: la petite barque n'était point revenue.

Le prince d'Orange se leva, et, mordant de colère ses gants de buffle, il dit aux Anversois:

— Monseigneur nous fera tant attendre, messieurs, qu'Anvers sera prise et brûlée quand il arrivera: la ville, alors, pourra juger de la différence qui existe sous ce rapport entre les Français et les Espagnols.

Ces paroles n'étaient point faites pour rassurer messieurs les officiers civils, aussi se regardèrent-ils avec beaucoup d'émotion.

En ce moment, un espion qu'on avait envoyé sur la route de Malines, et qui avait poussé son cheval jusqu'à Saint-Nicolas, revint en annonçant qu'il n'avait rien vu ni entendu qui annonçât le moins du monde la venue de la personne que l'on attendait.

— Messieurs, s'écria le Taciturne à cette nouvelle, vous le voyez, nous attendrions inutilement; faisons nous-mêmes nos affaires; le temps nous presse et les campagnes ne sont garanties en rien. Il est bon d'avoir confiance en des talents supérieurs; mais vous voyez qu'avant tout, c'est sur soi-même qu'il faut se reposer.

Délibérons donc, messieurs.

Il n'avait point achevé, que la portière de la salle se souleva et qu'un valet de la ville apparut et prononça ce seul mot qui, dans un pareil moment, paraissait en valoir mille autres:

— Monseigneur!

Dans l'accent de cet homme, dans cette joie qu'il n'avait pu s'empêcher de manifester en accomplissant son devoir d'huissier, on pouvait lire l'enthousiasme du peuple et toute sa confiance en celui qu'on appelait de ce nom vague et respectueux:

Monseigneur!

A peine le son de cette voix tremblante d'émotion s'était-il éteint, qu'un homme d'une taille élevée et impérieuse, portant avec une grâce suprême le manteau qui l'enveloppait tout entier, entra dans la salle, et salua courtoisement ceux qui se trouvaient là.

Mais au premier regard son oeil fier et perçant démêla le prince au milieu des officiers. Il marcha droit à lui et lui offrit la main.

Le prince serra cette main avec affection, et presque avec respect.

Ils s'appelèrent monseigneur l'un l'autre.

Après ce bref échange de civilités, l'inconnu se débarrassa de son manteau.

Il était vêtu d'un pourpoint de buffle, portait des chausses de drap et de longues bottes de cuir.

Il était armé d'une longue épée qui semblait faire partie, non de son costume, mais de ses membres, tant elle jouait avec aisance à son côté; une petite dague était passée à sa ceinture, près d'une aumônière gonflée de papiers.

Au moment où il rejeta son manteau, on put voir ces longues bottes, dont nous avons parlé, toutes souillées de poussière et de boue.

Ses éperons, rougis du sang de son cheval, ne rendaient plus qu'un son sinistre à chaque pas qu'il faisait sur les dalles.

Il prit place à la table du conseil.

— Eh bien! où en sommes-nous, monseigneur? demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit le Taciturne, vous avez dû voir en venant jusqu'ici que les rues étaient barricadées.

— J'ai vu cela.

— Et les maisons crénelées, ajouta un officier.

— Quant à cela, je n'ai pu le voir; mais c'est d'une bonne précaution.

— Et les chaînes doublées, dit un autre.

— A merveille, répliqua l'inconnu d'un ton insouciant.

— Monseigneur n'approuve point ces préparatifs de défense? demanda une voix avec un accent sensible d'inquiétude et de désappointement.

— Si fait, dit l'inconnu, mais cependant je ne crois pas que, dans les circonstances où nous nous trouvons, elles soient fort utiles; elles fatiguent le soldat et inquiètent le bourgeois. Vous avez un plan d'attaque et de défense, je suppose?

— Nous attendions monseigneur pour le lui communiquer, répondit le bourgmestre.

— Dites, messieurs, dites.

— Monseigneur est arrivé un peu tard, ajouta le prince, et, en l'attendant, j'ai dû agir.

— Et vous avez bien fait, monseigneur; d'ailleurs, on sait que lorsque vous agissez, vous agissez bien. Moi non plus, croyez-le bien, je n'ai point perdu mon temps en route.

Puis, se retournant du côté des bourgeois:

— Nous savons par nos espions, dit le bourgmestre, qu'un mouvement se prépare dans le camp des Français; ils se disposent à une attaque; mais comme nous ne savons de quel côté l'attaque aura lieu, nous avons fait disposer le canon de telle sorte qu'il soit partagé avec égalité sur toute l'étendue du rempart.

— C'est sage, répondit l'inconnu avec un léger sourire, et regardant à la dérobée le Taciturne, qui se taisait, laissant, lui homme de guerre, parler de guerre tous les bourgeois.

— Il en a été de même de nos troupes civiles, continua le bourgmestre, elles sont réparties par postes doubles sur toute l'étendue des murailles, et ont ordre de courir à l'instant même au point d'attaque.

L'inconnu ne répondit rien; il semblait attendre que le prince d'Orange parlât à son tour.

— Cependant, continua le bourgmestre, l'avis du plus grand nombre des membres du conseil est qu'il semble impossible que les Français méditent autre chose qu'une feinte.

— Et dans quel but cette feinte? demanda l'inconnu.

— Dans le but de nous intimider et de nous amener à un arrangement à l'amiable qui livre la ville aux Français.

L'inconnu regarda de nouveau le prince d'Orange: on eût dit qu'il était étranger à tout ce qui se passait, tant il écoutait toutes ces paroles avec une insouciance qui tenait du dédain.

— Cependant, dit une voix inquiète, ce soir on a cru remarquer dans le camp des préparatifs d'attaque.

— Soupçons sans certitude, reprit le bourgmestre. J'ai moi-même examiné le camp avec une excellente lunette qui vient de Strasbourg: les canons paraissaient cloués au sol, les hommes se préparaient au sommeil sans aucune émotion, M. le duc d'Anjou donnait à dîner dans sa tente.

L'inconnu jeta un nouveau regard sur le prince d'Orange. Cette fois il lui sembla qu'un léger sourire crispait la lèvre du Taciturne, tandis que, d'un mouvement à peine visible, ses épaules dédaigneuses accompagnaient ce sourire.

— Eh! messieurs, dit l'inconnu, vous êtes dans l'erreur complète; ce n'est point une attaque furtive qu'on vous prépare en ce moment, c'est un bel et bon assaut que vous allez essuyer.

— Vraiment?

— Vos plans, si naturels qu'ils vous paraissent, sont incomplets.

— Cependant, monseigneur... firent les bourgeois, humiliés que l'on parût douter de leurs connaissances en stratégie.

— Incomplets, reprit l'inconnu, en ceci, que vous vous attendez à un choc, et que vous avez pris toutes vos précautions pour cet événement.

— Sans doute.

— Eh bien! ce choc, messieurs, si vous m'en croyez...

— Achevez, monseigneur.

— Vous ne l'attendrez pas, vous le donnerez.

— A la bonne heure! s'écria le prince d'Orange, voilà parler.

— En ce moment, continua l'inconnu, qui comprit dès lors qu'il allait trouver un appui dans le prince, les vaisseaux de M. Joyeuse appareillent.

— Comment savez-vous cela, monseigneur? s'écrièrent tous ensemble le bourgmestre et les autres membres du conseil.

— Je le sais, dit l'inconnu.

Un murmure de doute passa comme un souffle dans l'assemblée, mais, si léger qu'il fût, il effleura les oreilles de l'habile homme de guerre qui venait d'être introduit sur la scène pour y jouer, selon toute probabilité, le premier rôle.

— En doutez-vous? demanda-t-il avec le plus grand calme et en homme habitué à lutter contre toutes les appréhensions, tous les amours-propres et tous les préjugés bourgeois.

— Nous n'en doutons pas, puisque vous le dites, monseigneur. Mais que cependant Votre Altesse nous permette de lui dire...

— Dites.

— Que s'il en était ainsi...

— Après?

— Nous en aurions des nouvelles.

— Par qui?

— Par notre espion de marine.

En ce moment un homme poussé par l'huissier entra lourdement dans la salle, et fit avec respect quelques pas sur la dalle polie en s'avançant moitié vers le bourgmestre, moitié vers le prince d'Orange.

— Ah! ah! dit le bourgmestre, c'est toi, mon ami.

— Moi-même, monsieur le bourgmestre, répondit le nouveau venu.

— Monseigneur, dit le bourgmestre, c'est l'homme que nous avons envoyé à la découverte.

A ce mot de monseigneur, lequel ne s'adressait pas au prince d'Orange, l'espion fit un mouvement de surprise et de joie, et s'avança précipitamment pour mieux voir celui que l'on désignait par ce titre.

Le nouveau venu était un de ces marins flamands dont le type est si reconnaissable, étant si accentué: la tête carrée, les yeux bleus, le col court et les épaules larges; il froissait entre ses grosses mains son bonnet de laine humide, et lorsqu'il fut près des officiers, on vit qu'il laissait sur les dalles une large trace d'eau.

C'est que ses vêtements grossiers étaient littéralement trempés et dégouttants.

— Oh! oh! voilà un brave qui est revenu à la nage, dit l'inconnu en regardant le marin avec cette habitude de l'autorité, qui impose soudain au soldat et au serviteur, parce qu'elle implique à la fois le commandement et la caresse.

— Oui, monseigneur, oui, dit le marin avec empressement, et l'Escaut est large et rapide aussi, monseigneur.

— Parle, Goes, parle, continua l'inconnu, sachant bien le prix de la faveur qu'il faisait à un simple matelot en l'appelant par son nom.

Aussi, à partir de ce moment, l'inconnu parut exister seul pour Goes, et s'adressant à lui, quoique envoyé par un autre, c'était peut-être à cet autre qu'il eût dû rendre compte de sa mission:

— Monseigneur, dit-il, je suis parti dans ma plus petite barque; j'ai passé avec le mot d'ordre au milieu du barrage que nous avons fait sur l'Escaut avec nos bâtiments, et j'ai poussé jusqu'à ces damnés Français. Ah! pardon, monseigneur.

Goes s'arrêta.

— Va, va, dit l'inconnu en souriant, je ne serai qu'à moitié damné.

— Ainsi donc, monseigneur, puisque monseigneur veut bien me pardonner...

L'inconnu fit un signe de tête. Goes continua:

— Tandis que je ramais dans la nuit avec mes avirons enveloppés de linge, j'ai entendu une voix qui criait:

— Holà de la barque, que voulez-vous?

Je croyais que c'était à moi que l'interpellation était adressée, et j'allais répondre une chose ou l'autre, quand j'entendis crier derrière moi:

— Canot amiral.

L'inconnu regarda les officiers avec un signe de tête qui signifiait:

— Que vous avais-je dit?

— Au même instant, continua Goes, et comme je voulais virer de bord, je sentis un choc épouvantable; ma barque s'enfonça; l'eau me couvrit la tête; je roulai dans un abîme sans fond; mais les tourbillons de l'Escaut me reconnurent pour une vieille connaissance, et je revis le ciel.

C'était tout bonnement le canot amiral qui, en conduisant M. de Joyeuse à bord, avait passé sur moi. Maintenant, Dieu seul sait comment je n'ai pas été broyé ou noyé.

— Merci, brave Goes, merci, dit le prince d'Orange, heureux de voir que ses prévisions s'étaient réalisées; va, et tais-toi.

Et étendant le bras de son côté, il lui mit une bourse dans la main.

Cependant le marin semblait attendre quelque chose: c'était le congé de l'inconnu.

Celui-ci lui fit un signe bienveillant de la main, et Goes se retira, visiblement plus satisfait de ce signe qu'il ne l'avait été du cadeau du prince d'Orange.

— Eh bien, demanda l'inconnu au bourgmestre, que dites-vous de ce rapport? doutez-vous encore que les Français vont appareiller, et croyez-vous que c'était pour passer la nuit à bord que M. de Joyeuse se rendait du camp à la galère amirale?

— Mais, vous devinez donc, monseigneur? dirent les bourgeois.

— Pas plus que monseigneur le prince d'Orange, qui est en toutes choses de mon avis, je suis sûr. Mais, comme Son Altesse, je suis bien renseigné, et, surtout, je connais ceux qui sont là de l'autre côté.

Et sa main désignait les polders.

— De sorte, continua-t-il, qu'il m'eût bien étonné de ne pas les voir attaquer cette nuit.

Donc, tenez-vous prêts, messieurs; car, si vous leur en donnez le temps, ils attaqueront sérieusement.

— Ces messieurs me rendront la justice d'avouer qu'avant votre arrivée, monseigneur, je leur tenais juste le langage que vous leur tenez maintenant.

— Mais, demanda le bourgmestre, comment monseigneur croit-il que les Français vont attaquer?

— Voici les probabilités: l'infanterie est catholique, elle se battra seule. Cela veut dire qu'elle attaquera d'un côté; la cavalerie est calviniste, elle se battra seule aussi. Deux côtés. La marine est à M. de Joyeuse, il arrive de Paris; la cour sait dans quel but il est parti, il voudra avoir sa part de combat et de gloire. Trois côtés.

— Alors, faisons trois corps, dit le Bourgmestre.

— Faites-en un, messieurs, un seul, avec tout ce que vous avez de meilleurs soldats, et laissez ceux dont vous doutez en rase campagne, à la garde de vos murailles. Puis, avec ce corps, faites une vigoureuse sortie au moment où les Français s'y attendront le moins. Ils croient attaquer: qu'ils soient prévenus et attaqués eux-mêmes; si vous les attendez à l'assaut, vous êtes perdus, car à l'assaut le Français n'a pas d'égal, comme vous n'avez pas d'égaux, messieurs, quand, en rase campagne, vous défendez l'approche de vos villes.

Le front des Flamands rayonna. — Que disais-je, messieurs? fit le Taciturne.

— Ce m'est un grand honneur, dit l'inconnu, d'avoir été, sans le savoir, du même avis que le premier capitaine du siècle.

Tous deux s'inclinèrent courtoisement.

— Donc, poursuivit l'inconnu, c'est chose dite, vous faites une furieuse sortie sur l'infanterie et la cavalerie. J'espère que vos officiers conduiront cette sortie de façon que vous repousserez les assiégeants.

— Mais leurs vaisseaux, leurs vaisseaux, dit le bourgmestre, ils vont forcer notre barrage; et comme le vent est nord-ouest, ils seront au milieu de la ville dans deux heures.

— Vous avez vous-mêmes six vieux navires et trente barques à Sainte-Marie, c'est-à-dire à une lieue d'ici, n'est-ce pas? C'est votre barricade maritime, c'est votre chaîne fermant l'Escaut.

— Oui, monseigneur, c'est cela même. Comment connaissez-vous tous ces détails?

L'inconnu sourit.

— Je les connais, comme vous voyez, dit-il; c'est là qu'est le sort de la bataille.

— Alors, dit le bourgmestre, il faut envoyer du renfort à nos braves marins.

— Au contraire, vous pouvez disposer encore de quatre cents hommes qui étaient là; vingt hommes intelligents, braves et dévoués suffiront.

Les Anversois ouvrirent de grands yeux.

— Voulez-vous, dit l'inconnu, détruire la flotte française tout entière aux dépens de vos six vieux vaisseaux et de vos trente vieilles barques?

— Hum! firent les Anversois en se regardant, ils n'étaient pas déjà si vieux nos vaisseaux, elles n'étaient pas déjà si vieilles nos barques.

— Eh bien! estimez-les, dit l'inconnu, et l'on vous en paiera la valeur.

— Voilà, dit tout bas le Taciturne à l'inconnu, les hommes contre lesquels j'ai chaque jour à lutter. Oh! s'il n'y avait que les événements, je les eusse déjà surmontés.

— Voyons, messieurs, reprit l'inconnu en portant la main à son aumônière, qui regorgeait, comme nous l'avons dit, estimez, mais estimez vite; vous allez être payés en traites sur vous-mêmes, j'espère que vous les trouverez bonnes.

— Monseigneur, dit le bourgmestre, après un instant de délibération avec les quarteniers, les dizainiers et les centeniers, nous sommes des commerçants et non des seigneurs; il faut donc nous pardonner certaines hésitations, car notre âme, voyez-vous, n'est point en notre corps, mais en nos comptoirs. Cependant, il est certaines circonstances où, pour le bien général, nous savons faire des sacrifices. Disposez donc de nos barrages comme vous l'entendrez.

— Ma foi, monseigneur, dit le Taciturne, c'est affaire à vous. Il m'eût fallu six mois à moi pour obtenir ce que vous venez d'enlever en dix minutes.

— Je dispose donc de votre barrage, messieurs; mais voici de quelle façon j'en dispose:

Les Français, la galère amirale en tête, vont essayer de forcer le passage. Je double les chaînes du barrage, en leur laissant assez de longueur pour que la flotte se trouve engagée au milieu de vos barques et de vos vaisseaux. Alors, de vos barques et de vos vaisseaux, les vingt braves que j'y ai laissés jettent des grappins, et, les grappins jetés, ils fuient dans une barque après avoir mis le feu à votre barrage chargé de matières inflammables.

— Et, vous l'entendez, s'écria le Taciturne, la flotte française brûle tout entière.

— Oui, tout entière, dit l'inconnu; alors, plus de retraite par mer, plus de retraite à travers les polders, car vous lâchez les écluses de Malines, de Berchem, de Lier, de Duffel et d'Anvers. Repoussés d'abord par vous, poursuivis par vos digues rompues, enveloppés de tous les côtés par cette marée inattendue et toujours montante, par cette mer qui n'aura qu'un flux et pas de reflux, les Français seront tous noyés, abîmés, anéantis.

Les officiers poussèrent un cri de joie.

— Il n'y a qu'un inconvénient, dit le prince.

— Lequel, monseigneur? demanda l'inconnu.

— C'est qu'il faudrait toute une journée pour expédier les ordres différents aux différentes villes, et que nous n'avons qu'une heure.

— Une heure suffit, répondit celui qu'on appelait monseigneur.

— Mais qui prévient la flottille?

— Elle est prévenue.

— Par qui?

— Par moi. Si ces messieurs avaient refusé de me la donner, je la leur achetais.

— Mais Malines, Lier, Duffel?

— Je suis passé par Malines et par Lier, et j'ai envoyé un agent sûr à Duffel. A onze heures les Français seront battus, à minuit la flotte sera brûlée, à une heure les Français seront en pleine retraite, à deux heures Malines rompra ses digues, Lier ouvrira ses écluses, Duffel lancera ses canaux

hors de leur lit: alors toute la plaine deviendra un océan furieux qui noiera maisons, champs, bois, villages, c'est vrai; mais qui, en même temps, je vous le répète, noiera les Français, et cela de telle façon, qu'il n'en rentrera pas un seul en France.

Un silence d'admiration et presque d'effroi accueillit ces paroles; puis, tout à coup, les Flamands éclatèrent en applaudissements.

Le prince d'Orange fit deux pas vers l'inconnu et lui tendit la main.

— Ainsi donc, monseigneur, dit-il, tout est prêt de notre côté?

— Tout, répondit l'inconnu. Et tenez, je crois que du côté des Français tout est prêt aussi.

Et du doigt il montrait un officier qui soulevait la portière.

— Messeigneurs et messieurs, dit l'officier, nous recevons l'avis que les Français sont en marche et s'avancent vers la ville.

— Aux armes! cria le bourgmestre.

-Aux armes! répétèrent les assistants.

— Un instant, messieurs, interrompit l'inconnu de sa voix mâle et impérieuse; vous oubliez de me laisser vous faire une dernière recommandation plus importante que toutes les autres.

— Faites! faites! s'écrièrent toutes les voix.

— Les Français vont être surpris, donc ce ne sera pas même un combat, pas même une retraite, mais une fuite: pour les poursuivre, il faut être légers. Cuirasses bas, morbleu! Ce sont vos cuirasses dans lesquelles vous ne pouvez remuer, qui vous ont fait perdre toutes les batailles que vous avez perdues. Cuirasses bas! messieurs, cuirasses bas!

Et l'inconnu montra sa large poitrine protégée seulement par un buffle.

— Nous nous retrouverons aux coups, messieurs les capitaines, continua l'inconnu; en attendant, allez sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où vous trouverez tous vos hommes en bataille. Nous vous y rejoignons.

— Merci, monseigneur, dit le prince à l'inconnu, vous venez de sauver à la fois la Belgique et la Hollande.

— Prince, vous me comblez, répondit celui-ci.

— Est-ce que Votre Altesse consentira à tirer l'épée contre les Français? demanda le prince.

— Je m'arrangerai de manière à combattre en face des huguenots, répondit l'inconnu en s'inclinant avec un sourire que lui eût envié son sombre compagnon, et que Dieu seul comprit.

LXVI

FRANÇAIS ET FLAMANDS

Au moment où tout le conseil sortait de l'hôtel-de-ville, et où les officiers allaient se mettre à la tête de leurs hommes et exécuter les ordres du chef inconnu qui semblait envoyé aux Flamands par la Providence elle-même, une longue rumeur circulaire qui semblait envelopper toute la ville, retentit et se résuma dans un grand cri.

En même temps l'artillerie tonna.

Cette artillerie vint surprendre les Français au milieu de leur marche nocturne, et lorsqu'ils croyaient surprendre eux-mêmes la ville endormie. Mais au lieu de ralentir leur marche, elle la hâta.

Si l'on ne pouvait prendre la ville par surprise à l'échelade, comme on disait en ce temps-là, on pouvait, comme nous avons vu le roi de Navarre le faire à Cahors, on pouvait combler le fossé avec des fascines et faire sauter les portes avec des pétards.

Le canon des remparts continua donc de tirer; mais dans la nuit son effet était presque nul; après avoir répondu par des cris aux cris de leurs adversaires, les Français s'avancèrent en silence vers le rempart avec cette fougueuse intrépidité qui leur est habituelle dans l'attaque.

Mais tout à coup, portes et poternes s'ouvrent, et de tous côtés s'élancent des gens armés; seulement, ce n'est point l'ardente impétuosité des Français qui les anime, c'est une sorte d'ivresse pesante qui n'empêche pas le mouvement du guerrier, mais qui rend le guerrier massif comme une muraille roulante. C'étaient les Flamands qui s'avançaient en bataillons serrés, en groupes compactes au-dessus desquels continuait à tonner une artillerie plus bruyante que formidable.

Alors le combat s'engage pied à pied, l'épée et le couteau se choquent, la pique et la lame se froissent, les coups de pistolet, la détonation des arquebuses éclairent les visages rougis de sang.

Mais pas un cri, pas un murmure, pas une plainte: le Flamand se bat avec rage, le Français avec dépit. Le Flamand est furieux d'avoir à se battre, car il ne se bat ni par état ni par plaisir. Le Français est furieux d'avoir été attaqué lorsqu'il attaquait. Au moment où l'on en vient aux mains, avec cet acharnement que nous essaierions inutilement de rendre, des détonations pressées se font entendre du côté de Sainte-Marie, et une lueur s'élève au-dessus de la ville comme un panache de flammes. C'est Joyeuse qui attaque et qui va faire diversion en forçant la barrière qui défend l'Escaut, qui va pénétrer avec sa flotte jusqu'au coeur de la ville. Du moins, c'est ce qu'espèrent les Français.

Mais il n'en est point ainsi.

Poussé par un vent d'ouest, c'est-à-dire par le plus favorable à une pareille entreprise, Joyeuse avait levé l'ancre, et, la galère amirale en tête, il s'était laissé aller à cette brise qui le poussait malgré le courant. Tout était prêt pour le combat; ses marins, armés de leurs sabres d'abordage, étaient à l'arrière; ses canonnières, mèche allumée, étaient à leurs pièces; ses gabiers avec des grenades dans les hunes; enfin des matelots d'élite, armés de haches, se tenaient prêts à sauter sur les navires et les barques ennemis et à briser chaînes et cordages pour faire une trouée à la flotte. On avançait en silence. Les sept bâtiments de Joyeuse, disposés en manière de coin, dont la galère amirale formait l'angle le plus aigu, semblaient une troupe de fantômes gigantesques glissant à fleur d'eau. Le jeune homme, dont le poste était sur son banc de quart, n'avait pu rester à son poste. Vêtu d'une magnifique armure, il avait pris sur la galère la place du premier lieutenant, et, courbé sur le beau-pré, son oeil semblait vouloir percer les brumes du fleuve et la profondeur de la nuit. Bientôt, à travers cette double obscurité, il vit apparaître la digue qui s'étendait sombre en travers du fleuve; elle semblait abandonnée et déserte. Seulement il y avait, dans ce pays d'embûches, quelque chose d'effrayant dans cet abandon et cette solitude.

Cependant on avançait toujours; on était en vue du barrage, à dix encablures à peine, et à chaque seconde on s'en rapprochait davantage, sans qu'un seul *qui vive!* fût encore venu frapper l'oreille des Français.

Les matelots ne voyaient dans ce silence qu'une négligence dont ils se réjouissaient; le jeune amiral, plus prévoyant, y devinait quelque ruse dont il s'effrayait.

Enfin la proue de la galère amirale s'engagea au milieu des agrès des deux bâtiments qui formaient le centre du barrage, et, les poussant devant elle, elle fit fléchir par le milieu toute cette digue flexible dont les compartiments tenaient l'un à l'autre par des chaînes, et qui, cédant sans se rompre, prit, en s'appliquant aux flancs des vaisseaux français la même forme que ses vaisseaux offraient eux-mêmes.

Tout à coup, et au moment où les porteurs de haches recevaient l'ordre de descendre pour rompre le barrage, une foule de grappins, jetés par des mains invisibles, vinrent se cramponner aux agrès des vaisseaux français.

Les Flamands prévenaient la manoeuvre des Français et faisaient ce qu'ils allaient faire.

Joyeuse crut que ses ennemis lui offraient un combat acharné. Il l'accepta. Les grappins lancés de son côté lièrent par des noeuds de fer les bâtiments ennemis aux siens. Puis, saisissant une hache aux mains d'un matelot, il s'élança le premier sur celui des bâtiments qu'il retenait d'une plus sûre étreinte, en criant: A l'abordage! à l'abordage!

Tout son équipage le suivit, officiers et matelots, en poussant le même cri que lui; mais aucun cri ne répondit au sien, aucune force ne s'opposa à son agression.

Seulement on vit trois barques chargées d'hommes glissant silencieusement sur le fleuve, comme trois oiseaux de mer attardés.

Ces barques fuyaient à force de rames, les oiseaux s'éloignaient à tire d'ailes.

Les assaillants restaient immobiles sur ces bâtiments qu'ils venaient de conquérir sans lutte.

Il en était de même sur toute la ligne.

Tout à coup, Joyeuse entendit sous ses pieds un grondement sourd, et une odeur de souffre se répandit dans l'air. Un éclair traversa son esprit; il courut à une écoutille qu'il souleva: les entrailles du bâtiment brûlaient.

A l'instant, le cri: Aux vaisseaux! aux vaisseaux! retentit sur toute la ligne.

Chacun remonta plus précipitamment qu'il n'était descendu; Joyeuse, descendu le premier, remonta le dernier.

Au moment où il atteignait la muraille de sa galère, la flamme faisait éclater le pont du bâtiment qu'il quittait.

Alors, comme de vingt volcans, s'élançèrent des flammes, chaque barque, chaque sloop, chaque bâtiment était un cratère; la flotte française, d'un port plus considérable, semblait dominer un abîme de feu.

L'ordre avait été donné de trancher les cordages, de rompre les chaînes, de briser les grappins; les matelots s'étaient élancés dans les agrès avec la rapidité d'hommes convaincus que de cette rapidité dépendait leur salut.

Mais l'oeuvre était immense; peut-être se fût-on détaché des grappins jetés par les ennemis sur la flotte française, mais il y avait encore ceux jetés par la flotte française sur les bâtiments ennemis.

Tout à coup vingt détonations se firent entendre; les bâtiments français tremblèrent dans leur membrure, gémirent dans leur profondeur.

C'étaient les canons qui défendaient la digue, et qui, chargés jusqu'à la gueule et abandonnés par les Anversois, éclataient tout seuls au fur et à mesure que le feu les gagnait, brisant sans intelligence tout ce qui se trouvait dans leur direction, mais brisant.

Les flammes montaient, comme de gigantesques serpents, le long des mâts, s'enroulaient autour des vergues, puis de leurs langues aiguës, venaient lécher les flancs cuivrés des bâtiments français.

Joyeuse, avec sa magnifique armure damasquinée d'or, donnant, calme et d'une voix impérieuse, ses ordres au milieu de toutes ces flammes, ressemblait à une de ces fabuleuses salamandres aux millions d'écaillés, qui, à chaque mouvement qu'elles faisaient, secouaient une poussière d'étincelles.

Mais bientôt les détonations redoublèrent plus fortes et plus foudroyantes; ce n'étaient plus les canons qui tonnaient, c'étaient les saintes-barbes qui prenaient feu, c'étaient les bâtiments eux-mêmes qui éclataient.

Tant qu'il avait espéré rompre les liens mortels qui l'attachaient à ses ennemis, Joyeuse avait lutté; mais il n'y avait plus d'espoir d'y réussir: la flamme avait gagné les vaisseaux français, et à chaque vaisseau ennemi qui sautait, une pluie de feu, pareille à un bouquet d'artifice, retombait sur son pont.

Seulement, ce feu, c'était le feu grégeois, ce feu implacable, qui s'augmente de ce qui éteint les autres feux, et qui dévore sa proie jusqu'au fond de l'eau.

Les bâtiments anversois, en éclatant, avaient rompu les digues; mais les bâtiments français, au lieu de continuer leur route, allaient à la dérive tout en flammes eux-mêmes, et entraînant après eux quelques fragments du brûlot rongeur, qui les avait étreints de ses bras de flammes.

Joyeuse comprit qu'il n'y avait plus de lutte possible; il donna l'ordre de mettre toutes les barques à la mer, et de prendre terre sur la rive gauche.

L'ordre fut transmis aux autres bâtiments à l'aide des porte-voix; ceux qui ne l'entendirent pas, eurent instinctivement la même idée.

Tout l'équipage fut embarqué jusqu'au dernier matelot, avant que Joyeuse quittât le pont de sa galère.

Son sang-froid semblait avoir rendu le sang-froid à tout le monde: chacun de ses marins avait à la main sa hache ou son sabre d'abordage.

Avant qu'il eût atteint les rives du fleuve, la galère amirale sautait, éclairant d'un côté la silhouette de la ville, et de l'autre l'immense horizon du fleuve qui allait, en s'élargissant toujours, se perdre dans la mer.

Pendant ce temps, l'artillerie des remparts avait éteint son feu: non pas que le combat eût diminué de rage, mais au contraire parce que Flamands et Français en étant venus aux mains, on ne pouvait plus tirer sur les uns sans tirer sur les autres.

La cavalerie calviniste avait chargé à son tour, faisant des prodiges; devant le fer de ses cavaliers, elle ouvre; sous les pieds de ses chevaux, elle broie; mais les Flamands blessés éventrent les chevaux avec leurs larges coutelas.

Malgré cette charge brillante de la cavalerie, un peu de désordre se met dans les colonnes françaises, et elles ne font plus que se maintenir au lieu d'avancer, tandis que des portes de la ville sortent incessamment des bataillons frais qui se ruent sur l'armée du duc d'Anjou.

Tout à coup, une grande rumeur se fait entendre presque sous les murailles de la ville. Les cris: Anjou! Anjou! France! France! retentissent sur les flancs des Anversois, et un choc effroyable ébranle toute cette masse si serrée, par la simple impulsion de ceux qui la poussent, que les premiers sont braves parce qu'ils ne peuvent faire autrement.

Ce mouvement, c'est Joyeuse qui le cause: ces cris, ce sont les matelots qui les poussent: quinze cents hommes armés de haches et de coutelas et conduits par Joyeuse auquel on a amené un cheval sans maître, sont tombés tout à coup sur les Flamands; ils ont à venger leur flotte en flammes et deux cents de leurs compagnons brûlés ou noyés.

Ils n'ont pas choisi leur rang de bataille, ils se sont élancés sur le premier groupe qu'à son langage et à son costume ils ont reconnu pour un ennemi.

Nul ne maniait mieux que Joyeuse sa longue épée de combat; son poignet tournait comme un moulinet d'acier, et chaque coup de taille fendait une tête, chaque coup de pointe trouait un homme.

Le groupe de Flamands sur lequel tomba Joyeuse fut dévoré comme un grain de blé par une légion de fourmis.

Ivres de ce premier succès, les marins poussèrent en avant.

Tandis qu'ils gagnaient du terrain, la cavalerie calviniste, enveloppée par ces torrents d'hommes, en perdait peu à peu; mais l'infanterie du comte de Saint-Aignan continuait de lutter corps à corps avec les Flamands.

Le prince avait vu l'incendie de la flotte comme une lueur lointaine; il avait entendu les détonations des canons et les explosions des bâtiments sans soupçonner autre chose qu'un combat acharné, qui de ce côté devait naturellement se terminer par la victoire de Joyeuse: le moyen de croire que quelques vaisseaux flamands luttassent avec une flotte française!

Il s'attendait donc à chaque instant à une diversion de la part de Joyeuse, lorsque tout à coup ou vint lui dire que la flotte était détruite et que Joyeuse et ses marins chargeaient au milieu des Flamands.

Dès lors le prince commença de concevoir une grande inquiétude: la flotte, c'était la retraite et par conséquent la sûreté de l'armée.

Le duc envoya l'ordre à la cavalerie calviniste de tenter une nouvelle charge, et cavaliers et chevaux épuisés se rallièrent pour se ruer de nouveau sur les Anversois.

On entendait la voix de Joyeuse crier au milieu de la mêlée: Tenez ferme, monsieur de Saint-Aignan! France! France!

Et, comme un faucheur entamant un champ de blé, son épée tournoyait dans l'air et s'abattait, couchant devant lui sa moisson d'hommes; le faible favori, le cybarite délicat, semblait avoir revêtu avec sa cuirasse la force fabuleuse de l'Hercule néméen.

Et l'infanterie qui entendait cette voix dominant la rumeur, qui voyait cette épée éclairant la nuit, l'infanterie reprenait courage, et, comme la cavalerie, faisait un nouvel effort et revenait au combat.

Mais alors l'homme qu'on appelait monseigneur sortit de la ville sur un beau cheval noir.

Il portait des armes noires, c'est-à-dire le casque, les brassards, la cuirasse et les cuissards d'acier bruni; il était suivi de cinq cents cavaliers bien montés qu'avait mis sous ses ordres le prince d'Orange.

De son côté, Guillaume le Taciturne, par la porte parallèle, sortait avec son infanterie d'élite, qui n'avait pas encore donné.

Le cavalier aux armes noires courut au plus pressé: c'était à l'endroit où Joyeuse combattait avec ses marins.

Les Flamands le reconnaissaient et s'écartaient devant lui en criant joyeusement: Monseigneur! monseigneur! Joyeuse et ses marins sentirent l'ennemi fléchir; ils entendirent ces cris, et tout à coup ils se trouvèrent en face de cette nouvelle troupe, qui leur apparaissait subitement comme par enchantement.

Joyeuse, poussa son cheval sur le cavalier noir, et tous deux se heurtèrent avec un sombre acharnement.

Du premier choc de leurs épées se dégagea une gerbe d'étincelles.

Joyeuse, confiant dans la trempe de son armure et dans sa science de l'escrime, porta de rudes coups qui furent habilement parés. En même temps un des coups de son adversaire le toucha en pleine poitrine, et, glissant sur la cuirasse, alla, au défaut de l'armure, lui tirer quelques goûtes de sang de l'épaule.

— Ah! s'écria le jeune amiral en sentant la pointe du fer, cet homme est un Français, et il y a plus, cet homme a étudié les armes sous le même maître que moi.

A ces paroles, on vit l'inconnu se détourner et essayer de se jeter sur un autre point.

— Si tu es Français, lui cria Joyeuse, tu es un traître, car tu combats contre ton roi, contre ta patrie, contre ton drapeau.

L'inconnu ne répondit qu'en se retournant et en attaquant Joyeuse avec fureur.

Mais, cette fois, Joyeuse était prévenu et savait à quelle habile épée il avait affaire. Il para successivement trois ou quatre coups portés avec autant d'adresse que de rage, de force que de colère.

Ce fut l'inconnu qui à son tour fit un mouvement de retraite.

— Tiens! lui cria le jeune homme, voilà ce qu'on fait quand on se bat pour son pays: coeur pur et bras loyal suffisent à défendre une tête sans casque, un front sans visière.

Et arrachant les courroies de son heaume, il le jeta loin de lui, en mettant à découvert sa noble et belle tête, dont les yeux étincelaient de vigueur, d'orgueil et de jeunesse.

Le cavalier aux armes noires, au lieu de répondre avec la voix ou de suivre l'exemple donné, poussa un sourd rugissement et leva l'épée sur cette tête nue.

— Ah! fit Joyeuse en parant le coup, je l'avais bien dit, tu es un traître, et en traître tu mourras.

Et en le pressant, il lui porta l'un sur l'autre deux ou trois coups de pointe, dont l'un pénétra à travers une des ouvertures de la visière de son casque.

— Ah! je te tuerai, disait le jeune homme, et je t'enlèverai ton casque, qui te défend et te cache si bien, et je te pendrai au premier arbre que je trouverai sur mon chemin.

L'inconnu allait riposter, lorsqu'un cavalier, qui venait de faire sa jonction avec lui, se pencha à son oreille et lui dit:

— Monseigneur, plus d'escarmouche; votre présence est utile là-bas.

L'inconnu suivit des yeux la direction indiquée par la main de son interlocuteur, et il vit les Flamands hésiter devant la cavalerie calviniste.

— En effet, dit-il d'une voix sombre, là sont ceux que je cherchais.

En ce moment, un flot de cavaliers tomba sur les marins de Joyeuse, qui, lassés de frapper sans relâche avec leurs armes de géant, firent leur premier pas en arrière.

Le cavalier noir profita de ce mouvement pour disparaître dans la mêlée et dans la nuit.

Un quart d'heure après, les Français pliaient sur toute la ligne et cherchaient à reculer sans fuir.

M. de Saint-Aignan prenait toutes ses mesures pour obtenir de ses hommes une retraite en bon ordre.

Mais une dernière troupe de cinq cents chevaux et de deux mille hommes d'infanterie sortit toute fraîche de la ville, et tomba sur cette armée harassée et déjà marchant à reculons. C'étaient ces vieilles bandes du prince d'Orange, qui tour à tour avaient lutté contre le duc d'Albe, contre don Juan, contre Requesens, et contre Alexandre Farnèse.

Alors il fallut se décider à quitter le champ de bataille et à faire retraite par terre, puisque la flotte sur laquelle on comptait en cas d'événement était détruite.

Malgré le sang-froid des chefs, malgré la bravoure du plus grand nombre, une affreuse déroute commença.

Ce fut en ce moment que l'inconnu, avec toute cette cavalerie qui avait à peine donné, tomba sur les fuyards et rencontra de nouveau à l'arrière-garde Joyeuse avec ses marins, dont il avait laissé les deux tiers sur le champ de bataille.

Le jeune amiral était remonté sur son troisième cheval, les deux autres ayant été tués sous lui. Son épée s'était brisée, et il avait pris des mains d'un marin blessé une de ces pesantes haches d'abordage, qui tournait autour de sa tête avec la même facilité qu'une fronde aux mains d'un frondeur.

De temps en temps il se retournait et faisait face, pareil à ces sangliers qui ne peuvent se décider à fuir, et qui reviennent désespérément sur le chasseur.

De leur côté, les Flamands, qui, selon la recommandation de celui qu'ils avaient appelé monseigneur, avaient combattu sans cuirasse, étaient lestes à la poursuite et ne donnaient pas une seconde de relâche à l'armée angevine.

Quelque chose comme un remords, ou tout au moins comme un doute, saisit au coeur l'inconnu en face de ce grand désastre.

— Assez, messieurs, assez, dit-il en français à ses gens, ils sont chassés ce soir d'Anvers, et dans huit jours seront chassés de Flandre: n'en demandons pas plus au Dieu des armées.

— Ah! c'était un Français, c'était un Français! s'écria Joyeuse, je t'avais deviné, traître. Ah! sois maudit, et puisses-tu mourir de la mort des traîtres!

Cette furieuse imprécation sembla décourager l'homme que n'avaient pu ébranler mille épées levées contre lui: il tourna bride, et, vainqueur, s'enfuit presque aussi rapidement que les vaincus.

Mais cette retraite d'un seul homme ne changea rien à la face des choses: la peur est contagieuse, elle avait gagné l'armée tout entière, et, sous le poids de cette panique insensée, les soldats commencèrent à fuir en désespérés.

Les chevaux s'animaient malgré la fatigue car eux-mêmes semblaient être aussi sous l'influence de la peur; les hommes se dispersaient pour trouver des abris: en quelques heures l'armée n'exista plus à l'état d'armée.

C'était le moment où, selon les ordres de monseigneur, s'ouvraient les digues et se levaient les écluses. Depuis Lier jusqu'à Termonde, depuis Haesdonk jusqu'à Malines, chaque petite rivière, grossie par ses affluents, chaque canal débordé envoyait dans le plat pays son contingent d'eau furieuse.

Ainsi, quand les Français fugitifs commencèrent à s'arrêter, ayant lassé leurs ennemis, quand ils eurent vu les Anversois retourner enfin vers leur ville suivis des soldats du prince d'Orange; quand ceux qui avaient échappé sains et saufs du carnage de la nuit crurent enfin être sauvés, et respirèrent un instant, les uns avec une prière, les autres avec un blasphème, c'était à cette heure même qu'un nouvel ennemi, aveugle, impitoyable, se déchaînait sur eux avec la célérité du vent, avec l'impétuosité de la mer; toutefois, malgré l'imminence du danger qui commençait à les envelopper, les fugitifs ne se doutaient de rien.

Joyeuse avait commandé une halte à ses marins, réduits à huit cents, et les seuls qui eussent conservé une espèce d'ordre dans cette effroyable déroute.

Le comte de Saint-Aignan, haletant, sans voix, ne parlant plus que par la menace de ses gestes, le comte de Saint-Aignan essayait de rallier ses fantassins éparés.

Le duc d'Anjou, à la tête des fuyards, monté sur un excellent cheval, et accompagné d'un domestique tenant un autre cheval en main, poussait en avant, sans paraître songer à rien.

— Le misérable n'a pas de cœur, disaient les uns.

— Le vaillant est magnifique de sang-froid, disaient les autres.

Quelques heures de repos, prises de deux heures à six heures du matin, rendirent aux fantassins la force de continuer la retraite.

Seulement, les vivres manquaient.

Quant aux chevaux, ils semblaient plus fatigués encore que les hommes, se traînant à peine, car ils n'avaient pas mangé depuis la veille.

Aussi marchaient-ils à la queue de l'armée.

On espérait gagner Bruxelles qui était au duc et dans laquelle on avait de nombreux partisans; cependant on n'était pas sans inquiétude sur son bon vouloir; un instant aussi l'on avait cru pouvoir compter sur Anvers comme on croyait pouvoir compter sur Bruxelles.

Là, à Bruxelles, c'est-à-dire à huit lieues à peine de l'endroit où l'on se trouvait, on ravitaillerait les troupes, et l'on prendrait un campement avantageux, pour recommencer la campagne interrompue au moment que l'on jugerait le plus convenable.

Les débris que l'on ramenait devaient servir de noyau à une armée nouvelle.

C'est qu'à cette heure encore nul ne prévoyait le moment épouvantable où le sol s'affaisserait sous les pieds des malheureux soldats, où des montagnes d'eau viendraient s'abattre et rouler sur leurs têtes, où les restes de tant de braves gens, emportés par les eaux bourbeuses, rouleraient jusqu'à la mer, ou s'arrêteraient en route pour engraisser les campagnes du Brabant.

M. le duc d'Anjou se fit servir à déjeuner dans la cabane d'un paysan, entre Héboken et Heckhout.

La cabane était vide, et, depuis la veille au soir, les habitants s'en étaient enfuis; le feu allumé par eux la veille brûlait encore dans la cheminée.

Les soldats et les officiers voulurent imiter leur chef et s'éparpillèrent dans les deux bourgs que nous venons de nommer; mais ils virent avec une surprise mêlée d'effroi que toutes les maisons étaient désertes, et que les habitants en avaient à peu près emporté toutes les provisions.

Le comte de Saint-Aignan cherchait fortune comme les autres; cette insouciance du duc d'Anjou, à l'heure même où tant de braves gens mouraient pour lui, répugnait à son esprit, et il s'était éloigné du prince.

Il était de ceux qui disaient:

« Le misérable n'a pas de coeur! »

Il visita, pour son compte, deux ou trois maisons qu'il trouva vides; il frappait à la porte d'une quatrième, quand on vint lui dire qu'à deux lieues à la ronde, c'est-à-dire dans le cercle du pays que l'on occupait, toutes les maisons étaient ainsi.

A cette nouvelle, M. de Saint-Aignan fronça le sourcil et fit sa grimace ordinaire.

— En route, messieurs, en route! dit-il aux officiers.

— Mais, répondirent ceux-ci, nous sommes harassés, mourant de faim, général.

— Oui; mais vous êtes vivants, et si vous restez ici une heure de plus, vous êtes morts; peut-être est-il déjà trop tard.

M. de Saint-Aignan ne pouvait rien désigner, mais il soupçonnait quelque grand danger caché dans cette solitude.

On décampa.

Le duc d'Anjou prit la tête, M. de Saint-Aignan garda le centre, et Joyeuse se chargea de l'arrière-garde.

Mais deux ou trois mille hommes encore se détachèrent des groupes, ou affaiblis par leurs blessures, ou harassés de fatigue, et se couchèrent dans les herbes, ou au pied des arbres, abandonnés, désolés, frappés d'un sinistre pressentiment.

Avec eux restèrent les cavaliers démontés, ceux dont les chevaux ne pouvaient plus se traîner, ou qui s'étaient blessés en marchant.

A peine, autour du duc d'Anjou, restait-il trois mille hommes valides et en état de combattre.

LXVII LES VOYAGEURS

Tandis que ce désastre s'accomplissait, précurseur d'un désastre plus grand encore, deux voyageurs, montés sur d'excellents chevaux du Perche, sortaient de la porte de Bruxelles pendant une nuit fraîche, et poussaient en avant dans la direction de Malines.

Ils marchaient côte à côte, les manteaux en trousse, sans armes apparentes, à part toutefois un large couteau flamand, dont on voyait briller la poignée de cuivre à la ceinture de l'un d'eux.

Ces voyageurs cheminaient de front, chacun suivant sa pensée, peut-être la même, sans échanger une seule parole.

Ils avaient la tournure et le costume de ces forains picards qui faisaient alors un commerce assidu entre le royaume de France et les Flandres, sorte de commis-voyageurs, précurseurs et naïfs, qui, à cette époque, faisaient le travail de ceux d'aujourd'hui, sans se douter qu'ils touchassent à la spécialité de la grande propagande commerciale.

Quiconque les eût vus trotter si paisiblement sur la route, éclairée par la lune, les eût pris pour de bonnes gens, pressés de trouver un lit, après une journée convenablement faite.

Cependant il n'eût fallu qu'entendre quelques phrases, détachées de leur conversation par le vent, quand il y avait conversation, pour ne pas conserver d'eux cette opinion erronée que leur donnait la première apparence.

Et d'abord, le plus étrange des mots échangés entre eux fut le premier mot qu'ils échangèrent, quand ils furent arrivés à une demi-lieue de Bruxelles à peu près.

— Madame, dit le plus gros au plus svelte des deux compagnons, vous avez en vérité eu raison de partir cette nuit; nous gagnons sept lieues en faisant cette marche, et nous arrivons à Malines au moment où, selon toute probabilité, le résultat du coup de main sur Anvers sera connu. On sera là-bas dans toute l'ivresse du triomphe. En deux jours de très petites marches, et pour vous reposer vous avez besoin de courtes étapes, en deux jours de petites marches, nous gagnons Anvers, et cela justement à l'heure probable où le prince sera revenu de sa joie et daignera regarder à terre, après s'être élevé jusqu'au septième ciel.

Le compagnon qu'on appelait madame, et qui ne se révoltait aucunement de cette appellation, malgré ses habits d'homme, répondit d'une voix calme, grave et douce à la fois:

— Mon ami, croyez-moi. Dieu se lassera de protéger ce misérable prince, et il le frappera cruellement; hâtons-nous donc de mettre à exécution nos projets, car je ne suis pas de ceux qui croient à la fatalité, moi, et je pense que les hommes ont le libre arbitre de leurs volontés et de leurs faits. Si nous n'agissons pas et que nous laissons agir Dieu, ce n'était pas la peine de vivre si douloureusement jusque aujourd'hui.

En ce moment, une haleine du nord-ouest passa sifflante et glacée.

— Vous frissonnez, madame, dit le plus âgé des deux voyageurs; prenez votre manteau.

— Non, Remy, merci; je ne sens plus, tu le sais, ni douleurs du corps ni tourments de l'esprit.

Remy leva les yeux au ciel, et demeura plongé dans un sombre silence.

Parfois, il arrêta son cheval et se retournait sur ses étriers, tandis que sa compagne le devançait, muette comme une statue équestre.

Après une de ces haltes d'un instant, et quand son compagnon l'eut rejointe:

— Tu ne vois plus personne derrière nous? dit-elle.

— Non, madame, personne.

— Ce cavalier, qui nous avait rejoints la nuit à Valenciennes, et qui s'était enquis de nous après nous avoir observés si longtemps avec surprise?

— Je ne le revois plus.

— Mais il me semble que je l'ai revu, moi, avant d'entrer à Mons.

— Et moi, madame, je suis sûr de l'avoir revu avant d'entrer à Bruxelles.

— A Bruxelles, tu dis?

— Oui, mais il se sera arrêté dans cette dernière ville.

— Remy, dit la dame en se rapprochant de son compagnon, comme si elle craignait que sur cette route déserte on ne pût l'entendre; Remy, ne t'a-t-il point paru qu'il ressemblait...

— A qui, madame?

— Comme tournure du moins, car je n'ai pas vu son visage, à ce malheureux jeune homme.

— Oh! non, non, madame, se hâta de dire Remy, pas le moins du monde; et, d'ailleurs, comment aurait-il pu deviner que nous avons quitté Paris et que nous sommes sur cette route?

— Mais comme il savait où nous étions, Remy, quand nous changions de demeure à Paris.

— Non, non, madame, reprit Remy, il ne nous a pas suivis ni fait suivre, et, comme je vous l'ai dit là-bas, j'ai de fortes raisons de croire qu'il avait pris un parti désespéré, mais vis-à-vis de lui seul.

— Hélas! Remy, chacun porte sa part de souffrance en ce monde; Dieu allège celle de ce pauvre enfant!

Remy répondit par un soupir au soupir de sa maîtresse, et ils continuèrent leur route sans autre bruit que celui du pas des chevaux sur le chemin sonore.

Deux heures se passèrent ainsi.

Au moment où nos voyageurs allaient entrer dans Vilvorde, Remy tourna la tête.

Il venait d'entendre le galop d'un cheval au tournant du chemin.

Il s'arrêta, écouta, mais ne vit rien.

Ses yeux, cherchèrent inutilement à percer la profondeur de la nuit, mais comme aucun bruit ne troublait son silence solennel, il entra dans le bourg avec sa compagne.

— Madame, lui dit-il, le jour va bientôt venir; si vous m'en croyez, nous nous arrêterons ici; les chevaux sont las, et vous avez besoin de repos.

— Remy, dit la dame, vous voulez inutilement me cacher ce que vous éprouvez. Remy, vous êtes inquiet.

— Oui, de votre santé, madame; croyez-moi, une femme ne saurait supporter de pareilles fatigues, et c'est à peine si moi-même...

— Faites comme il vous plaira, Remy, répondit la dame.

— Eh bien! alors, entrez dans cette ruelle à l'extrémité de laquelle j'aperçois une lanterne qui se meurt; c'est le signe auquel on reconnaît les hôtelleries: hâtez-vous, je vous prie.

— Vous avez donc entendu quelque chose?

— Oui, comme le pas d'un cheval. Il est vrai que je crois m'être trompé; mais, en tout cas, je reste un instant en arrière pour m'assurer de la réalité ou de la fausseté de mes doutes.

La dame, sans répliquer, sans essayer de détourner Remy de son intention, toucha les flancs de son cheval, qui pénétra dans la ruelle longue et tortueuse.

Remy la laissa passer devant, mit pied à terre et lâcha la bride à son cheval, qui suivit naturellement celui de sa compagne.

Quant à lui, courbé derrière une borne gigantesque, il attendit.

La dame heurta au seuil de l'hôtellerie derrière la porte de laquelle, suivant la coutume hospitalière des Flandres, veillait ou plutôt dormait une servante aux larges épaules et aux bras robustes.

La fille avait déjà entendu le pas du cheval claquer sur le pavé de la ruelle, et, réveillée sans humeur, elle vint ouvrir la porte et recevoir dans ses bras le voyageur ou plutôt la voyageuse.

Puis elle ouvrit aux deux chevaux la large porte cintrée dans laquelle ils se précipitèrent, en reconnaissant une écurie.

— J'attends mon compagnon, dit la dame, laissez-moi m'asseoir près du feu en l'attendant: je ne me coucherai point qu'il ne soit arrivé.

La servante jeta de la paille aux chevaux, referma la porte de l'écurie, rentra dans la cuisine, approcha un escabeau du feu, moucha avec ses doigts la massive chandelle, et se rendormit.

Pendant ce temps, Remy, qui s'était placé en embuscade, guettait le passage du voyageur dont il avait entendu galoper le cheval.

Il le vit entrer dans le bourg, marcher au pas en prêtant l'oreille attentivement; puis, arrivé à la ruelle, le cavalier vit la lanterne, et parut hésiter s'il passerait outre ou s'il se dirigerait de ce côté.

Il s'arrêta tout à fait à deux pas de Remy, qui sentit sur son épaule le souffle de son cheval.

Remy porta la main à son couteau.

— C'est bien lui, murmura-t-il, lui de ce côté, lui qui nous suit encore.

Que nous veut-il?

Le voyageur croisa les deux bras sur sa poitrine, tandis que son cheval soufflait avec effort en allongeant le cou.

Il ne prononçait pas une seule parole; mais, au feu de ses regards, dirigés tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt dans la ruelle, il n'était point difficile de deviner qu'il se demandait s'il fallait retourner en arrière, pousser en avant, ou se diriger vers l'hôtellerie.

— Ils ont continué, murmura-t-il à demi-voix, continuons.

Et, rendant les rênes à son cheval, il continua son chemin.

— Demain, se dit Remy, nous changerons de route.

Et il rejoignit sa compagne, qui l'attendait impatiemment.

— Eh bien! dit-elle tout bas, nous suit-on?

— Personne: je me trompais. Il n'y a que nous sur la route, et vous pouvez dormir en toute sécurité.

— Oh! je n'ai pas sommeil, Remy, vous le savez bien.

— Au moins vous souperez, madame, car hier déjà vous ne prîtes rien.

— Volontiers, Remy.

On réveilla la pauvre servante, qui se leva, cette seconde fois, avec le même air de bonne humeur que la première, et qui apprenant ce dont il était question, tira du buffet un quartier de porc salé, un levraut froid et des confitures; puis elle apporta un pot de bière de Louvain écumante et perlée.

Remy se mit à table près de sa maîtresse.

Alors celle-ci emplit à moitié un verre à anse de cette bière dont elle se mouilla les lèvres, rompit un morceau de pain dont elle mangea quelques miettes, puis se renversa sur sa chaise en repoussant le verre et le pain.

— Comment! vous ne mangez plus, mon gentilhomme? demanda la servante.

— Non, j'ai fini, merci.

La servante, alors, se mit à regarder Remy qui ramassait le pain rompu par sa maîtresse, le mangeait lentement et buvait un verre de bière.

— Et la viande, dit-elle, vous ne mangez pas de viande, monsieur?

— Non, mon enfant, merci.

— Vous ne la trouvez donc pas bonne?

— Je suis sûr qu'elle est excellente, mais je n'ai pas faim.

La servante joignit les mains pour exprimer l'étonnement où la plongeait cette étrange sobriété: ce n'était pas ainsi qu'avaient l'habitude d'en user ses compatriotes voyageurs.

Remy, comprenant qu'il y avait un peu de dépit dans le geste invocateur de la servante, jeta une pièce d'argent sur la table.

— Oh! dit la servante, pour ce qu'il faut vous rendre, mon Dieu! vous pouvez bien garder votre pièce: six deniers de dépense à deux!

— Gardez la pièce tout entière, ma bonne, dit la voyageuse, mon frère et moi, nous sommes sobres, c'est vrai, mais nous ne voulons pas diminuer votre gain.

La servante devint rouge de joie, et cependant en même temps des larmes de compassion mouillaient ses yeux, tant ces paroles avaient été prononcées douloureusement.

— Dites-moi, mon enfant, demanda Remy, existe-t-il une route de traverse d'ici à Malines?

— Oui, monsieur, mais bien mauvaise; tandis qu'au contraire, monsieur ne sait peut-être pas cela, mais il existe une grande route excellente.

— Si fait, mon enfant, je sais cela. Mais je dois voyager par l'autre.

— Dame! je vous prévenais, monsieur, parce que, comme votre compagnon est une femme, la route sera doublement mauvaise, pour elle surtout.

— En quoi, ma bonne?

— En ce que, cette nuit, grand nombre de gens de la campagne traversent le pays pour aller sous Bruxelles.

— Sous Bruxelles?

— Oui, ils émigrent momentanément.

— Pourquoi donc émigrent-ils?

— Je ne sais; c'est l'ordre.

— L'ordre de qui? du prince d'Orange?

— Non, de monseigneur.

— Qui est ce monseigneur!

— Ah! dame! vous m'en demandez trop, monsieur, je ne sais pas; mais enfin, tant il y a que, depuis hier au soir, on émigre.

— Et quels sont les émigrants?

— Les habitants de la campagne, des villages, des bourgs, qui n'ont ni digues ni remparts.

— C'est étrange, fit Remy.

— Mais nous-mêmes, dit la fille, au point du jour nous partirons, ainsi que tous les gens du bourg. Hier, à onze heures, tous les bestiaux ont été dirigés sur Bruxelles par les canaux et les routes de traverse; voilà pourquoi, sur le chemin dont je vous parle, il doit y avoir à cette heure encombrement de chevaux, de chariots et de gens.

— Pourquoi pas sur la grande route? la grande route, ce me semble, vous procurerait une retraite plus facile.

— Je ne sais; c'est l'ordre.

Remy et sa compagne se regardèrent.

— Mais nous pouvons continuer, n'est-ce pas, nous qui allons à Malines?

— Je le crois, à moins que vous ne préféreriez faire comme tout le monde, c'est-à-dire vous acheminer sur Bruxelles.

Remy regarda sa compagne.

— Non, non, nous repartirons sur-le-champ pour Malines, s'écria la dame en se levant; ouvrez l'écurie, s'il vous plaît, ma bonne.

Remy se leva comme sa compagne en murmurant à demi voix:

— Danger pour danger, je préfère celui que je connais: d'ailleurs le jeune homme a de l'avance sur nous... et si par hasard il nous attendait, eh bien! nous verrions!

Et comme les chevaux n'avaient pas même été dessellés, il tint l'étrier à sa compagne, se mit lui-même en selle, et le jour levant les trouva sur les bords de la Dyle.

LXVIII EXPLICATION

Le danger que bravait Remy était un danger réel, car le voyageur de la nuit, après avoir dépassé le bourg et couru un quart de lieue en avant, ne voyant plus personne sur la route, s'aperçut bien que ceux qu'il suivait s'étaient arrêtés dans le village.

Il ne voulut point revenir sur ses pas, sans doute pour mettre à sa poursuite le moins d'affectation possible: mais il se coucha dans un champ de trèfle, ayant eu le soin de faire descendre son cheval dans un de ces fossés profonds qui en Flandre servent de clôture aux héritages.

Il résultait de cette manoeuvre que le jeune homme se trouvait à portée de tout voir sans être vu.

Ce jeune homme, on l'a déjà reconnu, comme Remy l'avait reconnu lui-même et comme la dame l'avait soupçonné, ce jeune homme c'était Henri du Bouchage, qu'une étrange fatalité jetait une fois encore en présence de la femme qu'il avait juré de fuir.

Après son entretien avec Remy sur le seuil de la maison mystérieuse, c'est-à-dire après la perte de toutes ses espérances, Henri était revenu à l'hôtel de Joyeuse, bien décidé, comme il l'avait dit, à quitter une vie qui se présentait pour lui si misérable à son aurore: et, en gentilhomme de coeur, en bon fils, car il avait le nom de son père à garder pur, il s'était résolu au glorieux suicide du champ de bataille.

Or, on se battait en Flandre; le duc de Joyeuse, son frère, commandait une armée et pouvait lui choisir une occasion de bien quitter la vie. Henri n'hésita point; il sortit de son hôtel à la fin du jour suivant, c'est-à-dire vingt heures après le départ de Remy et de sa compagne.

Des lettres arrivées de Flandre annonçaient un coup de main décisif sur Anvers. Henri se flatta d'arriver à temps. Il se complaisait dans cette idée que du moins il mourrait l'épée à la main, dans les bras de son frère, sous un drapeau français; que sa mort ferait grand bruit, et que ce bruit percerait les ténèbres dans lesquelles vivait la dame de la maison mystérieuse.

Nobles folies! glorieux et sombres rêves! Henri se reput quatre jours entiers de sa douleur et surtout de cet espoir qu'elle allait bientôt finir.

Au moment où, tout entier à ces rêves de mort, il apercevait la flèche aiguë du clocher de Valenciennes, et où huit heures sonnaient à la ville, il s'aperçut qu'on allait fermer les portes; il piqua son cheval des deux et faillit, en passant sur le pont-levis, renverser un homme qui rattachait les sangles du sien.

Henri n'était pas un de ces nobles insolents qui foulent aux pieds tout ce qui n'est point un écusson. Il fit en passant des excuses à cet homme, qui se retourna au son de sa voix, puis se détourna aussitôt.

Henri, emporté par l'action de son cheval, qu'il essayait d'arrêter en vain, Henri tressaillit comme s'il eût vu ce qu'il ne s'attendait pas à voir.

— Oh! je suis fou, pensa-t-il; Remy à Valenciennes; Remy, que j'ai laissé, il y a quatre jours, rue de Bussy; Remy sans sa maîtresse, car il avait pour compagnon un jeune homme, ce me semble? En vérité, la douleur me trouble le cerveau, m'altère la vue à ce point que tout ce qui m'entoure revêt la forme de mes immuables idées.

Et, continuant son chemin, il était entré dans la ville sans que le soupçon qui avait effleuré son esprit, y eût pris racine un seul instant.

A la première hôtellerie qu'il trouva sur son chemin, il s'arrêta, jeta la bride aux mains d'un valet d'écurie, et s'assit devant la porte, sur un banc, pendant qu'on préparait sa chambre et son souper.

Mais tandis que, pensif, il était assis sur ce banc, il vit s'avancer les deux voyageurs qui marchaient côte à côte, et il remarqua que celui qu'il avait pris pour Remy tournait fréquemment la tête.

L'autre avait le visage caché sous l'ombre d'un chapeau à larges bords.

Remy, en passant devant l'hôtellerie, vit Henri sur le banc, et détourna encore la tête; mais cette précaution même contribua à le faire reconnaître.

— Oh! cette fois, murmura Henri, je ne me trompe point, mon sang est froid, mon oeil clair, mes idées fraîches; revenu d'une première hallucination, je me possède complètement. Or, le même phénomène se produit, et je crois encore reconnaître, dans l'un de ces voyageurs, Remy, c'est-à-dire le serviteur de la maison du faubourg.

Non! continua-t-il, je ne puis rester dans une pareille incertitude, et sans retard il faut que j'éclaircisse mes doutes.

Henri, cette résolution prise, se leva et marcha dans la grande rue sur les traces des deux voyageurs; mais, soit que ceux-ci fussent déjà entrés dans quelque maison, soit qu'ils eussent pris une autre route, Henri ne les aperçut plus.

Il courut jusqu'aux portes; elles étaient fermées.

Donc les voyageurs n'avaient pas pu sortir.

Henri entra dans toutes les hôtelleries, questionna, chercha et finit par apprendre qu'on avait vu deux cavaliers se dirigeant vers une auberge de mince apparence, située rue du Beffroi.

L'hôte était occupé à fermer lorsque du Bouchage entra.

Tandis que cet homme, affriandé par la bonne mine du jeune voyageur, lui offrait sa maison et ses services, Henri plongeait ses regards dans l'intérieur de la chambre d'entrée, et de l'endroit où il se trouvait, pouvait apercevoir encore, sur le haut de l'escalier, Remy lui-même, lequel montait, éclairé par la lampe d'une servante.

Il ne put voir son compagnon, qui, sans doute, étant passé le premier, avait déjà disparu.

Au haut de l'escalier, Remy s'arrêta. En le reconnaissant positivement, cette fois, le comte avait poussé une exclamation, et, au son de la voix du comte, Remy s'était retourné.

Aussi, à son visage si remarquable par la cicatrice qui le labourait, à son regard plein d'inquiétude, Henri ne conserva-t-il aucun doute, et, trop ému pour prendre un parti à l'instant même, s'éloigna-t-il en se demandant, avec un horrible serrement de coeur, pourquoi Remy avait quitté sa maîtresse, et pourquoi il se trouvait seul sur la même route que lui.

Nous disons seul, parce que Henri n'avait d'abord prêté aucune attention au second cavalier.

Sa pensée roulait d'abîme en abîme.

Le lendemain, à l'heure de l'ouverture des portes, lorsqu'il crut pouvoir se trouver face à face avec les deux voyageurs, il fut bien surpris d'apprendre que, dans la nuit, ces deux inconnus avaient obtenu du gouverneur la permission de sortir, et que, contre toutes les habitudes, on avait ouvert les portes pour eux.

De cette façon, et comme ils étaient partis vers une heure du matin, ils avaient six heures d'avance sur Henri.

Il fallait rattraper ces six heures. Henri mit son cheval au galop et rejoignit à Mons les voyageurs qu'il dépassa.

Il vit encore Remy, mais, cette fois, il eût fallu que Remy fût sorcier pour le reconnaître. Henri s'était affublé d'une casaque de soldat et avait acheté un autre cheval.

Toutefois, l'oeil défiant du bon serviteur déjoua presque cette combinaison, et, à tout hasard, le compagnon de Remy, prévenu par un seul mot, eut le temps de détourner son visage que Henri, cette fois encore, ne put apercevoir.

Mais le jeune homme ne perdit point courage; il questionna dans la première hôtellerie qui donna asile aux voyageurs, et comme il accompagnait ses questions d'un irrésistible auxiliaire, il finit par apprendre que le compagnon de Remy était un jeune homme fort beau, mais fort triste, sobre, résigné, et ne parlant jamais de fatigue.

Henri tressaillit, un éclair illumina sa pensée.

— Ne serait-ce point une femme? demanda-t-il.

— C'est possible, répondit l'hôte; aujourd'hui beaucoup de femmes passent ainsi déguisées pour aller rejoindre leurs amants à l'armée de Flandre, et comme notre état à nous autres aubergistes est de ne rien voir, nous ne voyons rien.

Cette explication brisa le coeur de Henri. N'était-il pas probable, en effet, que Remy accompagnât sa maîtresse déguisée en cavalier?

Alors, et si cela était ainsi, Henri ne comprenait rien que de fâcheux dans cette aventure.

Sans doute, comme le disait l'hôte, la dame inconnue allait rejoindre son amant en Flandre.

Remy mentait donc lorsqu'il parlait de ces regrets éternels; cette fable d'un amour passé qui avait à tout jamais habillé sa maîtresse de deuil, c'était donc lui qui l'avait inventée pour éloigner un surveillant importun.

— Eh bien! alors, se disait Henri, plus brisé de cette espérance qu'il ne l'avait jamais été de son désespoir, eh bien! tant mieux, un moment viendra où j'aurai le pouvoir d'aborder cette femme et de lui reprocher tous ces subterfuges qui abaisseront cette femme, que j'avais placée si haut dans mon esprit et dans mon coeur, au niveau des vulgarités ordinaires; alors, alors, moi qui m'étais fait l'idée d'une créature presque divine, alors, en voyant de près cette enveloppe si brillante d'une âme tout ordinaire, peut-être me précipiterai-je moi-même du faite de mes illusions, du haut de mon amour.

Et le jeune homme s'arrachait les cheveux et se déchirait la poitrine, à cette idée qu'il perdrait peut-être un jour cet amour et ces illusions qui le tuaient, tant il est vrai que mieux vaut un coeur mort qu'un coeur vide.

Il en était là, les ayant dépassés comme nous avons dit et rêvant à la cause qui avait pu pousser en Flandre, en même temps que lui, ces deux personnages indispensables à son existence, lorsqu'il les vit entrer à Bruxelles.

Nous savons comment il continua de les suivre.

A Bruxelles, Henri avait pris de sérieuses informations sur la campagne projetée par M. le duc d'Anjou.

Les Flamands étaient trop hostiles au duc d'Anjou pour bien accueillir un Français de distinction; ils étaient trop fiers du succès que la cause nationale venait d'obtenir, car c'était déjà un succès que de voir Anvers fermer ses portes au prince que les Flandres avaient appelé pour régner sur elles; ils étaient trop fiers, disons-nous, de ce succès pour se priver d'humilier un peu ce gentilhomme qui venait de France, et qui les questionnait avec le plus pur accent parisien, accent qui, à toute époque, a paru si ridicule au peuple belge.

Henri conçut dès lors des craintes sérieuses sur cette expédition, dont son frère menait une si grande part; il résolut en conséquence de précipiter sa marche sur Anvers.

C'était pour lui une surprise indicible que de voir Remy et sa compagne, quelque intérêt qu'ils parussent avoir à n'être pas reconnus, suivre obstinément la même route qu'il suivait.

C'était une preuve que tous deux tendaient à un même but.

Au sortir du bourg, Henri, caché dans les trèfles où nous l'avons laissé, était certain, cette fois au moins, de voir en face le visage de ce jeune homme qui accompagnait Remy.

Là il reconnaîtrait toutes ses incertitudes et y mettrait fin.

Et c'est alors, comme nous le disons, qu'il déchirait sa poitrine, tant il avait peur de perdre cette chimère qui le dévorait, mais qui le faisait vivre de mille vies, en attendant qu'elle le tuât.

Lorsque les deux voyageurs passèrent devant le jeune homme, qu'ils étaient loin de soupçonner être caché là, la dame était occupée à lisser ses cheveux, qu'elle n'avait point osé renouer à l'hôtellerie.

Henri la vit, la reconnut, et faillit rouler évanoui dans le fossé où son cheval paissait tranquillement.

Les voyageurs passèrent.

Oh! alors, la colère s'empara de Henri, si bon, si patient, tant qu'il avait cru voir chez les habitants de la maison mystérieuse cette loyauté qu'il pratiquait lui-même.

Mais après les protestations de Remy, mais après les hypocrites consolations de la dame, ce voyage ou plutôt cette disparition constituait une espèce de trahison envers l'homme qui avait si opiniâtement, mais en même temps si respectueusement assiégé cette porte.

Lorsque le coup qui venait de frapper Henri fut un peu amorti, le jeune homme secoua ses beaux cheveux blonds, essuya son front couvert de sueur, et remonta à cheval, bien décidé à ne plus prendre aucune des précautions qu'un reste de respect lui avait conseillé de prendre, et il se mit à suivre les voyageurs, ostensiblement et à visage découvert.

Plus de manteau, plus de capuchon, plus d'hésitation dans sa marche, la route était à lui comme aux autres; il s'en empara tranquillement, réglant le pas de son cheval sur le pas des deux chevaux qui le précédaient.

Il était décidé à ne parler ni à Remy, ni à sa compagne, mais à se faire seulement reconnaître d'eux.

— Oh! oui, oui, se disait-il, s'il leur reste à tous deux une parcelle de coeur, ma présence, bien qu'amenée par le hasard, n'en sera pas moins un sanglant reproche pour les gens sans foi qui me déchirent le coeur à plaisir.

Il n'avait pas fait cinq cents pas à la suite des deux voyageurs, que Remy l'aperçut.

Le voyant ainsi délibéré, ainsi reconnaissable, s'avancer le front haut et découvert, Remy se troubla.

La dame s'en aperçut et se retourna.

— Ah! dit-elle, n'est-ce pas ce jeune homme, Remy?

Remy essaya encore de lui faire prendre le change et de la rassurer.

— Je ne pense point, madame, dit-il; autant que je puis en juger par l'habit, c'est un jeune soldat wallon qui se rend sans doute à Amsterdam, et passe par le théâtre de la guerre pour y chercher aventure.

— N'importe, je suis inquiète, Remy.

-Rassurez-vous, madame, si ce jeune homme eût été le comte du Bouchage, il nous eût déjà abordés; vous savez s'il était persévérant.

— Je sais aussi qu'il était respectueux, Remy, car, sans ce respect même, je me fusse contentée de vous dire: Éloignez-le, Remy, et je ne m'en fusse point inquiétée davantage.

— Eh bien, madame, s'il était si respectueux, ce respect, il l'aura conservé, et vous n'aurez pas plus à craindre de lui, en supposant que ce soit lui, sur la route de Bruxelles à Anvers qu'à Paris, dans la rue de Bussy.

— N'importe, continua la dame en regardant encore derrière elle, nous voici à Malines, changeons de chevaux, s'il le faut, pour marcher plus vite, mais hâtons-nous d'arriver à Anvers, hâtons-nous.

— Alors, au contraire, je vous dirai, madame, n'entrons point à Malines; nos chevaux sont de bonne race, poussons jusqu'à ce bourg qu'on aperçoit là-bas à gauche et qui se nomme, je crois, Villebrock; de cette façon nous éviterons la ville, l'auberge, les questions, les curieux, et nous serons moins embarrassés pour changer de chevaux ou d'habits si par hasard la nécessité exige que nous en changions.

— Allons, Remy, droit au bourg alors.

Ils prirent à gauche, s'engageant dans un sentier à peine frayé, mais qui, cependant, se rendait visiblement à Villebrock.

Henri quitta la route au même endroit qu'eux, prit le même sentier qu'eux, et les suivit, gardant toujours sa distance.

L'inquiétude de Remy se manifestait dans ses regards obliques, dans son maintien agité, dans ce mouvement surtout qui lui était devenu habituel, de regarder en arrière avec une sorte de menace, et d'éperonner tout à coup son cheval.

Ces différents symptômes, comme on le comprend bien, n'échappaient point à sa compagne.

Ils arrivèrent à Villebrock.

Des deux cents maisons dont se composait ce bourg, pas une n'était habitée; quelques chiens oubliés, quelques chats perdus couraient effarés dans cette solitude, les uns appelant leurs maîtres avec de longs hurlements, les autres fuyant légèrement, et s'arrêtant, lorsqu'ils se croyaient en sûreté, pour montrer leur museau mobile, sous la traverse d'une porte ou par le soupirail d'une cave.

Remy heurta en vingt endroits, ne vit rien, et ne fut entendu de personne.

De son côté, Henri, qui semblait une ombre attachée aux pas des voyageurs, de son côté Henri s'était arrêté à la première maison du bourg, avait heurté à la porte de cette maison, mais tout aussi inutilement que ceux qui le précédaient, et alors ayant deviné que la guerre était cause de cette désertion, il attendait pour se remettre en route que les voyageurs eussent pris un parti.

C'est ce qu'ils firent après que leurs chevaux eurent déjeuné avec le grain que Remy trouva dans le coffre d'une hôtellerie abandonnée.

— Madame, dit alors Remy, nous ne sommes plus dans un pays calme, ni dans une situation ordinaire; il ne convient pas que nous nous exposions comme des enfants. Nous allons certainement tomber dans une bande de Français ou de Flamands, sans compter les partisans espagnols, car, dans la situation étrange où sont les Flandres, les routiers de toutes les espèces, les aventuriers de tous les pays doivent y pulluler; si vous étiez un homme je vous tiendrais un autre langage: mais vous êtes femme, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous courrez donc un double danger pour votre vie et pour votre honneur.

— Oh! ma vie, ma vie, ce n'est rien, dit la dame.

— C'est tout, au contraire, madame, répondit Remy, lorsque la vie a un but.

— Eh bien, que proposez-vous alors? Pensez et agissez pour moi, Remy; vous savez que ma pensée, à moi, n'est pas sur cette terre.

— Alors, madame, répondit le serviteur, demeurons ici, si vous m'en croyez, j'y vois beaucoup de maisons qui peuvent offrir un abri sûr; j'ai des armes, nous nous défendrons ou nous nous cacherons, selon que j'estimerai que nous serons assez forts ou trop faibles.

— Non, Remy, non, je dois aller en avant, rien ne m'arrêtera, répondit la dame en secouant la tête; je ne concevais de craintes que pour vous, si j'avais des craintes.

— Alors, fit Remy, marchons.

Et il poussa son cheval sans ajouter une parole.

La dame inconnue le suivit, et Henri du Bouchage, qui s'était arrêté en même temps qu'eux, se remit en marche avec eux.

LXIX L'EAU

À fur et à mesure que les voyageurs avançaient, le pays prenait un aspect étrange.

Il semblait que les campagnes fussent désertées comme les bourgs et les villages.

En effet, nulle part les vaches paissant dans les prairies, nulle part la chèvre se suspendant aux flancs de la montagne, ou se dressant le long des haies pour atteindre les bourgeons verts des ronces et des vignes vierges, nulle part le troupeau et son berger, nulle part la charrue et son travailleur, plus de marchand forain passant d'un pays à un autre, sa balle sur le dos, plus de charretier chantant le chant rauque de l'homme du Nord, et qui se balance en marchant près de sa lourde charrette un fouet bruyant à la main.

Aussi loin que s'étendait la vue dans ces plaines magnifiques, sur les petits coteaux, dans les grandes herbes, à la lisière des bois, pas une figure humaine, pas une voix.

On eût dit la nature la veille du jour où l'homme et les animaux furent créés.

Le soir venait. Henri, saisi de surprise et rapproché par le sentiment des voyageurs qui le précédaient, Henri demandait à l'air, aux arbres, aux horizons lointains, aux nuages mêmes, l'explication de ce phénomène sinistre.

Les seuls personnages qui animassent cette morne solitude, c'étaient, se détachant sur la teinte pourprée du soleil couchant, Remy et sa compagne, penchés pour écouter si quelque bruit ne viendrait pas jusqu'à eux; puis, en arrière, à cent pas d'eux, la figure de Henri, conservant sans cesse la même distance et la même attitude.

La nuit descendit sombre et froide, le vent du nord-ouest siffla dans l'air, et emplit ces solitudes de son bruit plus menaçant que le silence.

Remy arrêta sa compagne, en posant la main sur les rênes de son cheval:

— Madame, lui dit-il, vous savez si je suis inaccessible à la crainte, vous savez si je ferais un pas en arrière pour sauver ma vie; eh bien! ce soir, quelque chose d'étrange se passe en moi, une torpeur inconnue enchaîne mes facultés, me paralyse, et me défend d'aller plus loin. Madame, appelez cela terreur, timidité, panique même; madame, je vous le confesse: pour la première fois de ma vie... j'ai peur.

La dame se retourna; peut-être tous ces présages menaçants lui avaient-ils échappé, peut-être n'avait-elle rien vu.

— Il est toujours là? demanda-t-elle.

— Oh! ce n'est plus de lui qu'il est question, répondit Remy; ne songez plus à lui, je vous prie; il est seul et je vaudrais un homme seul. Non, le danger que je crains ou plutôt que je sens, que je devine, avec un sentiment d'instinct bien plutôt qu'à l'aide de ma raison; ce danger, qui s'approche, qui nous menace, qui nous enveloppe peut-être, ce danger est autre; il est inconnu, et voilà pourquoi je l'appelle un danger.

La dame secoua la tête.

— Tenez, madame, dit Remy, voyez-vous là-bas des saules qui courbent leurs cimes noires?

— Oui.

— A côté de ces arbres j'aperçois une petite maison; par grâce, allons-y; si elle est habitée, raison de plus pour que nous y demandions l'hospitalité; si elle ne l'est pas, emparons-nous-en; madame, ne faites pas d'objection, je vous en supplie.

L'émotion de Remy, sa voix tremblante, l'incisive persuasion de ses discours décidèrent sa compagne à céder.

Elle tourna la bride de son cheval dans la direction indiquée par Remy.

Quelques minutes après, les voyageurs heurtaient à la porte de cette maison, bâtie en effet sous un massif de saules.

Un ruisseau, affluent de la Nethe, petite rivière qui coulait à un quart de lieue de là; un ruisseau enfermé entre deux bras de roseaux et deux rives de gazon, baignait le pied des saules de son eau murmurante; derrière la maison, bâtie en briques et couverte de tuiles, s'arrondissait un petit jardin, enclos d'une haie vive.

Tout cela était vide, solitaire, désolé.

Personne ne répondit aux coups redoublés que frappèrent les voyageurs.

Remy n'hésita point: il tira son couteau, coupa une branche de saule, l'introduisit entre la porte et la serrure, et pesa sur le pêne.

La porte s'ouvrit.

Remy entra vivement. Il mettait à toutes ses actions depuis une heure l'activité d'un homme travaillé par la fièvre. La serrure, produit grossier de l'industrie d'un forgeron voisin, avait cédé presque sans résistance.

Remy poussa précipitamment sa compagne dans la maison, poussa la porte derrière lui, tira un verrou massif, et ainsi retranché, respira comme s'il venait de gagner la vie.

Non content d'avoir abrité ainsi sa maîtresse, il l'installa dans l'unique chambre du premier étage, où, en tâtonnant, il rencontra un lit, une chaise et une table.

Puis, un peu tranquilisé sur son compte, il redescendit au rez-de-chaussée, et, par un contrevent entr'ouvert, il se mit à guetter par une fenêtre grillée les mouvements du comte, qui, en les voyant entrer dans la maison, s'en était rapproché à l'instant même.

Les réflexions de Henri étaient sombres et en harmonie avec celles de Remy.

— Bien certainement, se disait-il, quelque danger inconnu à nous, mais connu des habitants, plane sur le pays: la guerre ravage la contrée; les Français ont emporté Anvers ou vont l'emporter: saisis de terreur, les paysans ont été chercher un refuge dans les villes.

Cette explication était spécieuse, et cependant elle ne satisfaisait pas le jeune homme.

D'ailleurs elle le ramenait à un autre ordre de pensées.

— Que vont faire de ce côté Remy et sa maîtresse? se demandait-il. Quelle impérieuse nécessité les pousse vers ce danger terrible? Oh! je le saurai, car le moment est enfin venu de parler à cette femme et d'en finir à jamais avec tous mes doutes. Nulle part encore l'occasion ne s'est présentée aussi belle.

Et il s'avança vers la maison.

Mais tout à coup il s'arrêta.

— Non, non, dit-il avec une de ces hésitations subites si communes dans les coeurs amoureux, non, je serai martyr jusqu'au bout. D'ailleurs n'est-elle pas maîtresse de ses actions et sait-elle quelle fable a été forgée sur elle par ce misérable Remy? Oh! c'est à lui, c'est à lui seul que j'en veux, à lui qui m'assurait qu'elle n'aimait personne! Mais, soyons juste encore, cet homme devait-il pour moi, qu'il ne connaît pas, trahir les secrets de sa maîtresse? Non! non! mon malheur est certain, et ce qu'il y a de pire dans mon malheur, c'est qu'il vient de moi seul et que je ne puis en rejeter le poids sur personne. Ce qui lui manque, c'est la révélation entière de la vérité; c'est de voir cette femme arriver au camp, suspendre ses bras au cou de quelque gentilhomme, et lui dire: Vois ce que j'ai souffert, et comprends combien je t'aime!

Eh bien! je la suivrai jusque-là; je verrai ce que je tremble de voir, et j'en mourrai: ce sera de la peine épargnée au mousquet et au canon.

Hélas! vous le savez, mon Dieu! ajoutait Henri avec un de ces élans comme il en trouvait parfois au fond de son âme, pleine de religion et d'amour, je ne cherchais pas cette suprême angoisse; je m'en allais souriant à une mort réfléchie, calme, glorieuse; je voulais tomber sur le champ de bataille avec un nom sur les lèvres, le vôtre, mon Dieu! avec un nom dans le coeur, le sien! Vous ne l'avez pas voulu, vous me destinez à une mort désespérée, pleine de fiel et de tortures: soyez béni, j'accepte.

Puis, se rappelant ces jours d'attente et ces nuits d'angoisse qu'il avait passés en face de cette inexorable maison, il trouvait qu'à tout prendre, à part ce doute qui lui rongait le cœur, sa position était moins cruelle qu'à Paris, car il la voyait parfois, il entendait le son de sa parole, qu'il n'avait jamais entendu, et marchant à sa suite, quelques-uns de ces arômes vivaces qui émanent de la femme que l'on aime venaient, mêlés à la brise, lui caresser le visage.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.